

L'amoureuse rebelle

susan Wiggs

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Promesses d'été

NORA ROBERTS

SUSAN WIGGS

SHERRYL WOODS

SANDRA MARTON

MARIE FERRARELLA



Jade

Coup de cœur

Vive la mariée!

L'amoureuse rebelle
Susan Wiggs

Résumé

Grâce à ses fiançailles avec Anthony Cossa, un riche homme d'affaires, Isabel pense avoir enfin tiré un trait sur son passé. Mais c'est compter sans le retour de Dan Horse, un chanteur de rock qu'elle a passionnément aimé cinq ans auparavant. Celui-ci réapparaît une semaine avant la cérémonie du mariage et la supplie de le suivre pour entendre d'importantes révélations. Malgré ses doutes et ses peurs, Isabel ne peut rester sourde à une telle prière...

Le rêve d'Isabel Wharton devenait enfin réalité, du moins l'espérait-elle. En ce beau jour de printemps, onze femmes, bavardant et riant bruyamment, s'apprêtaient à l'accueillir au sein de leur cercle le plus intime. Onze femmes qui deviendraient par son mariage avec Anthony Cossa, sa belle-mère, ses tantes ou ses cousines.

Sa fête de future mariée, tenue dans les jardins d'un restaurant de Bainbridge Island, s'achevait. Isabel déchira l'emballage de l'avant-dernier paquet du monceau de cadeaux qui lui avaient été offerts et en examina le contenu. Puis, relevant la tête, elle dédia un éclatant sourire à sa future belle-sœur.

— C'est ravissant, Lucia. Absolument ravissant.

Mais à quel usage était destiné cet objet apparenté à un instrument de torture ? se demandait Isabel, perplexe. Cependant, pour ne pas blesser Lucia, elle s'abstint de poser la question. Lucia, Connie et Marcia deviendraient bientôt les sœurs qu'elle n'avait jamais eues. Elle les aimait déjà comme telles.

— Ce sont des pinces en argent pour servir les spaghettis, expliqua Connie, la cadette de la famille Cossa, mettant de côté le paquet. Je laisse à Lucia la responsabilité de supposer que tu passeras ton temps à cuisiner pour Anthony !

Mais elle consacrerait sa vie à cuisiner pour lui ! Des spaghettis ! Et des cannellonis ! Du tiramisù et des gnocchis ! Elle cuisinerait tout cela pour Anthony. Elle se dévouerait totalement à lui. Il serait le mari rêvé et, au sein de sa famille si étendue, si vivante et si chaleureuse, elle se sentirait enfin appartenir à une communauté. Les membres de la famille Cossa combleraient ce vide immense qu'elle ressentait depuis toujours.

— J'ai gardé le meilleur pour la fin, déclara Connie, juchée sur le bord d'une chaise de jardin en osier blanc.

Croisant le regard de Mamma Cossa, Isabel lui adressa un clin d'œil.

— Je ne suis pas sûre d'avoir confiance en votre fille.

— Je n'ai plus confiance en Connie depuis qu'elle a essayé d'intégrer une

équipe de catch en sixième.

En riant, Isabel écarta le papier doré. Des vivats éclatèrent tandis qu'elle soulevait du bout des doigts, pour que chacune l'admire, un négligé de soie rouge.

— Ça, au moins, déclara fièrement Connie, c'est sexy !

Isabel se leva, tenant le déshabillé devant elle. La soie lui paraissait aussi froide et immatérielle que la brume. Le décolleté plongeait jusqu'au nombril et la jupe couvrait tout juste le haut des cuisses. Même tenu contre sa sage jupe de coton indien, le négligé avait quelque chose de terriblement indécent.

— Anthony va avoir une attaque en te voyant là-dedans, dit Connie, mais du moins mourra-t-il heureux.

Les rires des femmes résonnaient dans le jardin tels de joyeux carillons. Une vague de tendresse et de reconnaissance submergea Isabel, mêlée à un sentiment de bonheur si doux qu'il en était presque douloureux. D'ici peu, ces femmes, les sœurs, tantes, nièces, mère d'Anthony deviendraient ses parentes. Elle allait faire partie de la famille Cossa. La famille Cossa serait sa famille.

Depuis son installation à Bainbridge Island où se trouvait implanté son établissement horticole, Isabel s'était sentie appartenir à un lieu. Il lui manquait toutefois encore de tisser des liens affectifs forts avec une communauté ; à présent, c'était chose faite.

Les invitées se préparaient tranquillement à prendre congé. La plupart séjournaient sur l'île en vue du mariage qui aurait lieu dans une semaine exactement. Mamma Cossa, qui affichait une éternelle bonne humeur en dépit de ses rhumatismes qui la faisaient boiter, pressa la main d'Isabel.

— A très bientôt, ma chérie.

Presque toutes s'étaient retirées quand un grondement sourd se fit entendre. Isabel leva les yeux. Les parterres de fleurs et les arbustes exultaient dans la magnificence du soleil d'avril. Au-dessus de la cime des sapins, on apercevait les eaux étincelantes de Puget Sound.

L'île, décida Isabel, était un véritable paradis. Si sa vie auparavant n'avait été qu'une succession d'échecs, de rêves bafoués, à présent, tout se mettait en place.

Le vrombissement s'amplifiait. Il s'agissait probablement du bruit d'un moteur de bateau ou de voiture dépourvu de silencieux. C'était un grondement oppressant, presque animal. Les retardataires, occupées à ramasser papiers et faveurs, tendirent l'oreille tandis qu'Isabel fronçait les sourcils.

Et puis, au détour de l'allée de gravier, l'homme apparut, vision sortie tout droit d'un de ses pires cauchemars.

Sanglé de cuir noir, la tête ceinte d'un bandana, ses longs cheveux d'ébène flottant au vent, le nez chaussé de lunettes de soleil aux verres réfléchissants, l'homme chevauchait une Harley qui se cabrait et rugissait tel un animal indompté.

— Oh ! la la ! murmura Connie, regardant la machine approcher.

Isabel demeurait figée dans une immobilité de marbre. L'apparition

s'arrêta sur un superbe dérapage contrôlé, mit la moto sur cale et, à longues et souples enjambées, ses bottes écrasant le gravier, marcha vers Isabel. Une minuscule boucle d'or brillait à une oreille.

— Que quelqu'un appelle la police ! chuchota Lucia.

Le nouveau venu ôta ses lunettes de soleil et, de son regard noir, examina Isabel de la tête aux pieds. Puis, s'approchant de la table sur laquelle étaient disposés les présents, il s'empara du négligé de soie.

— Ravissant, dit-il avec un riche accent traînant. Il est vrai que tu as toujours eu du goût en matière de vêtements...

Isabel lui arracha le chiffon de soie des mains.

— Que fais-tu ici ?

Il lui adressa ce sourire tendre et moqueur qui ne manquait jamais de la liquéfier jusqu'à la moelle des os ; ce qui se produisit cette fois encore.

C'était son apparence qui l'avait d'abord attirée. La fascinante aura de danger qui l'environnait, le léger renflement des lèvres pleines, le corps musclé et aussi parfaitement proportionné que sa Harley, les longs cheveux si luisants et épais qu'on avait envie d'y emmêler ses doigts.

La direction prise par ses pensées fit rougir Isabel.

— Tu as vraiment mal choisi ton moment.

— Le moment ne sera jamais adéquat pour ce que nous avons à nous dire, fit-il remarquer de cette voix dont la sensualité évoquait des souvenirs lascifs. Il se trouve que c'est maintenant ou jamais.

La rougeur de la jeune femme s'accrut.

— Reviens plus tard. Après le...

Sa phrase resta en suspens. Sa bouche était sèche, la confusion la plus totale régnait dans son esprit.

— Pas question, Isabel. Nous n'en avons pas terminé tous les deux.

Un pouce dans la ceinture de son jean, il fit basculer son poids sur une jambe.

— Tu ferais mieux de venir avec moi, à moins que tu ne souhaites une explication publique.

A grand-peine, Isabel parvint à détourner son regard de son fascinant visage.

— Connie, je te présente Dan Black Horse.

La jeune fille jeta à Dan un regard rempli d'adoration.

— J'admire depuis toujours ce que vous faites ! Je possède tous vos albums. Dommage que vous ayez abandonné la musique...

— Ravi de vous rencontrer, dit Dan.

Il n'avait pas besoin de se forcer pour plaire ; il possédait des manières naturellement séductrices.

Connie poussa Isabel du coude.

— Va. Si tu dois régler quelque chose avec lui, mieux vaut que ce soit maintenant. La semaine prochaine, ce sera trop tard.

Baissant la voix, elle ajouta :

— Je te tuerais volontiers pour m'avoir caché que tu connaissais Dan Black Horse...

Isabel se pencha pour ramasser son sac.

— Je ne serai pas longue, dit-elle, se forçant à sourire.

Dan Black Horse pivota sur ses talons et se dirigea vers sa moto. Il la descendit de son support puis tendit un casque à Isabel.

Elle eut un mouvement de recul.

— Je te suis avec ma voiture.

— Pas question !

D'autorité, il lui enfonça le casque sur le crâne et en attacha la fixation.

— Là où nous allons, ajouta-t-il, une voiture ne te sera d'aucune utilité.

Isabel se retint de hurler. Elle devait à tout prix éviter de provoquer un scandale. Avec un soupir, elle retroussa sa jupe pour grimper à l'arrière de la moto.

— Va, ma fille, fit la voix de Connie derrière elle.

— Nous allons au Streamliner Diner, dit-elle à Dan d'une voix tendue. Et j'ai bien l'intention d'être de retour à...

Le reste de sa phrase se perdit dans le vacarme du moteur. Instinctivement, comme l'engin démarrait, elle s'agrippa aux hanches de Dan. Elle comprit immédiatement son erreur. Ce geste lui était désormais interdit. Serrant les dents, elle lâcha Dan pour se cramponner à la barre derrière elle.

Il ne portait pas de casque, nota-t-elle alors qu'ils s'engageaient sur l'étroite route bordée d'arbres qui traversait Bainbridge Island. Avec un peu de chance, ils se feraient arrêter.

« Monsieur l'agent, un homme que je jure n'avoir jamais vu de ma vie vient de m'enlever ! » Cependant, comme ils se dirigeaient vers la pittoresque petite ville de Winslow, les feux eux-mêmes se liguèrent contre elle en passant au vert à leur approche. Tendant la tête par-dessus l'épaule de Dan, elle vit le Streamliner Diner venir à eux à toute vitesse puis rester en arrière tandis qu'ils empruntaient la route qui dévalait la colline vers le terminal du ferry.

— Nous avons dépassé le Streamliner ! lui cria-t-elle à l'oreille.

— C'est toi qui as décrété que nous nous y arrêterions, ma chère !

Ils franchirent le péage. Quelques rares voitures se dirigeaient encore vers la plate-forme d'embarquement. Une employée en tenue orange vif s'apprêtait à en condamner l'accès avec une chaîne quand Dan klaxonna. Alors, avec un sourire, la jeune femme s'écarta et lui fit signe de passer. Il venait de grimper la rampe et de se garer quand la sirène annonçant le départ retentit. Isabel était bel et bien prise au piège.

Comme le ferry s'éloignait du quai, Dan se tourna vers elle.

— Toi alors, on ne peut pas dire que tu sois facile à trouver !

Dès qu'il coupa le moteur, Isabel bondit à bas de la moto.

— Tu es complètement fou ! s'écria-t-elle. Mais je suppose que tu le sais déjà !

— Possible.

Il lui jeta un regard qu'elle ne connaissait que trop bien, un regard qui donnait envie de plonger avec lui sous des couvertures.

— C'est ridicule ! s'exclama-t-elle avec force.

Son indignation s'adressait à la fois à lui et à ses souvenirs incongrus.

Elle dut s'appuyer au mur d'acier pour conserver son équilibre tandis que le ferry s'ébranlait vers Seattle. Comme Dan ne répondait pas, elle se rua dans l'escalier qui menait à la salle d'attente. La spacieuse pièce illuminée par le soleil d'avril était pleine d'îliens se rendant en ville pour des achats ou pour y passer la soirée. Elle repéra ici et là quelques visages familiers et parvint à leur adresser un signe de tête.

« Parfait ! » songea-t-elle. Que l'employé de la banque ou le propriétaire du bazar du coin la voie se rendre à Seattle avec un homme mortellement séduisant, voilà qui allait arranger ses affaires. Elle sortit sur le pont où le vent souleva sa jupe et ses cheveux. Des mouettes tournoyaient au-dessus du bateau et se posaient dans son sillage. Au loin, vers Puget Sound, une otarie plongea dans une gerbe d'éclaboussures.

Quelques instants plus tard, Dan rejoignit Isabel. Il lui mit une tasse de café au lait dans la main.

— Lait écrémé, un sucre, ça te convient ?

Sans répondre, elle se laissa tomber sur un banc.

— J'espère que tu te rends compte que tu as gâché mon après-midi ?

Il s'assit près d'elle. Dans ses yeux brûlait une flamme sombre et elle sentait une tension presque palpable émaner de lui, un bouillonnement qui la perturbait en même temps qu'il la fascinait.

— Ce qui est fait est fait. Impossible de revenir en arrière. Et puis, perdre un après-midi vaut mieux que de gâcher le reste de sa vie.

Isabel faillit s'étrangler avec sa gorgée de café.

— Que veux-tu dire ?

Il avança la main pour essuyer avec une serviette une goutte de café au lait qui coulait le long de la tasse de la jeune femme.

— Tu ne peux pas l'épouser, Isabel.

Sa voix, vibrant de ce sourd et inoubliable grondement de virile passion qui avait déchaîné l'enthousiasme de ses admirateurs pendant deux ans, était dure.

— Tu ne peux pas épouser Anthony Cossa, répéta-t-il.

— Depuis quand ai-je besoin de ta permission pour épouser quelqu'un ?

La brise souleva les cheveux d'Isabel, des cheveux qui avaient pris une chaude teinte claire et s'étaient mis à onduler depuis qu'elle fréquentait assidûment un salon de coiffure à la mode. Elle repoussa une mèche derrière son oreille et le dévisagea.

— Comment as-tu retrouvé ma trace ?

Il lui adressa un sourire sans gaieté.

— Par l'intermédiaire d'Anthony.

— Oh non !

Isabel posa sa tasse et croisa les bras sur sa poitrine.

— Comment lui as-tu extorqué l'information ?

Dan étira devant lui ses longues jambes, les croisa au niveau des chevilles et appuya sa tête au mur. Les gestes comme la pose étaient empreints d'une grâce féline, subtilement inquiétante.

— Je ne te savais pas aussi méfiante.

— Je suis généralement méfiante envers les hommes qui m'enlèvent le jour de l'enterrement de ma vie de jeune fille...

— C'est assez normal. Figure-toi que je suis entré en affaires avec Anthony. Et que vois-je en entrant dans son bureau ? Ton visage me souriant dans un cadre d'argent posé devant lui.

Isabel essaya de se représenter la scène. Dan vêtu de noir agressif, les cheveux longs, un anneau d'or brillant à son oreille face à un Anthony immaculé et feignant la décontraction dans son pantalon de toile façon république bananière.

— C'est un brave type, reprit Dan. En tout cas, il est très fier d'épouser une femme belle et brillante.

— C'est moche d'insinuer qu'il est superficiel. Et si *moi*, j'étais fière d'épouser un type comme lui ?

— Tu en es capable, dit Dan.

Il glissa un pouce dans sa ceinture et se mit à tambouriner des autres doigts sur la toile de son jean. Isabel détourna la tête de la pose suggestive et fixa la mer, le regard perdu au loin.

— A vrai dire, c'est la première supposition qui m'est venue à l'esprit, poursuivit Dan. Je m'apprêtais donc à lâcher l'affaire en te souhaitant tout le bonheur du monde avec ton prétendant bien propre et bien réglo et à me tirer...

— Si seulement tu avais suivi ta première idée ! murmura-t-elle en avalant une gorgée de café.

— Je n'ai jamais cessé de me poser des questions, Isabel.

Il se pencha et agrippa le bord du banc. C'était là, de nouveau, le rythme syncopé de sa voix, la fascinante étincelle dans ses yeux noirs...

— Il y a cinq ans, tu m'as quitté sans même te retourner.

« C'était impossible, Dan. Si je m'étais retournée, j'aurais couru me jeter dans tes bras. »

Elle termina le contenu de sa tasse et se leva pour la jeter à la poubelle.

— Que veux-tu de moi ?

— Que tu me consacres un peu de ton temps.

Le regard d'Isabel se rétrécit entre ses paupières.

— Combien de temps, exactement ?

Il lui adressa ce paresseux sourire qui l'avait envoûtée cinq ans plus tôt. Elle avait alors vingt et un ans, conduisait maladroitement et, en sortant d'un parking situé en face d'une boîte de nuit à l'aspect peu engageant, avait heurté

une grosse moto noire. Malgré son appréhension, elle était entrée dans le club afin d'y chercher son propriétaire.

Il se trouvait sur scène, jouant pour un public crasseux et restreint mais manifestement passionné. C'était lui le chanteur du groupe de rock local qui avait été invité à jouer ce soir-là ; il faisait jaillir un air sauvage et primitif d'une guitare usagée. Aux yeux d'Isabel, il incarnait l'enfer et la damnation éternelle. Il était beau ; elle fut instantanément conquise.

Il passa l'éponge sur les dégâts occasionnés à sa moto et offrit de l'emmener boire un café au lait. Ils se trouvaient si bien ensemble que l'entrevue se prolongea par une promenade au clair de lune et une conversation qui dura toute la nuit. Isabel le quitta follement amoureuse.

Elle écarta le souvenir qui avait gardé le pouvoir sombre et séduisant d'une fleur vénéneuse.

— Combien de temps, Dan ? répéta-t-elle.

Elle était plus mûre, plus sage, donc forcément immunisée contre les effets ravageurs de son sourire.

— Tout dépend du temps que tu mettras à comprendre que tu épouses Tony pour de mauvaises raisons.

— Je t'en prie ! s'exclama-t-elle.

Elle se détourna et saisit à deux mains le bastingage.

— Je suis une grande fille maintenant et, de surcroît, capable de discernement ! Il n'y a pas de place pour toi dans ma vie.

Le ferry atteignait le débarcadère, ce dont Isabel se félicita. Dès qu'ils mettraient pied à terre, elle téléphonerait à Anthony à son bureau. Certes, la situation ne serait pas aisée à expliquer. Mieux valait toutefois aborder le sujet avant que Connie ne s'en charge.

Soudain, sans qu'il la touche, elle prit conscience d'une façon aiguë de la présence de Dan derrière elle. Et, en dépit de sa colère, elle sentit vibrer le lien qui l'unissait à lui.

— Tourne-toi, Isabel, chuchota-t-il à son oreille. Regarde-moi dans les yeux et répète que tu ne veux pas de moi.

A ces mots, une langueur envahit la jeune femme. Elle se sentait à la fois molle et pleine de désir. Le dos appuyé au bastingage, elle se força à lui faire face. Il posa ses mains de chaque côté de son corps, si bien qu'elle se retrouva prise au piège. Elle plongea son regard dans le sien, et sa bouche se dessécha.

Il n'avait pas changé. C'était toujours le même visage dont la beauté attirait l'attention des femmes dans la rue, les mêmes yeux de velours sombre pailleté d'or, le même corps mince, nerveux, et qui dégageait une force qui rendait d'autant plus surprenante la délicatesse de ses caresses, les mêmes lèvres parfaitement ourlées...

Sa bouche n'était qu'à quelques centimètres de la sienne. Elle sentait sa chaleur, et l'âpreté du désir et de l'appréhension qui bouillonnaient en elle.

— Que disais-tu ?

Au moment où ses lèvres frôlèrent les siennes, elle sentit renaître la

sauvage passion que Dan avait autrefois fait jaillir si souvent chez elle.

— Isabel ?

Son regard se promenait maintenant sur sa gorge. Sans doute voyait-il battre au creux de son cou son poulx affolé.

— Je disais... que je ne...

— Oui?

Les pouces de Dan caressaient doucement l'intérieur de ses poignets.

— ... que je ne veux plus...

— Continue, dit-il d'une voix pressante.

— ... de toi dans ma vie.

Il se rapprocha insensiblement. Quand ses cuisses dures frôlèrent les siennes, elle sentit le contact la brûler à travers le fin tissu de sa jupe. Elle avait la sensation que ses nerfs étaient à vif. Il sourit alors avec insolence et s'écarta de la rambarde, la laissant abasourdie et furieuse.

— Très probant, dit-il tandis que le ferry accostait.

— Tu n'es qu'un salaud !

Deux femmes munies de cabas de paille les dépassèrent, jetant un regard d'envie à Isabel. Dan recula. Sur ses lèvres flottait toujours son sourire provocateur.

— Il faut que je trouve une cabine téléphonique, dit Isabel. Ensuite, je reprendrai le prochain ferry pour Bainbridge.

— Nous n'avons pas parlé.

— Tout a été dit voici cinq ans. Ça n'a pas marché entre nous, alors ça ne marchera pas plus maintenant.

— Il y a cinq ans, ce n'était que le début de notre histoire.

— Non, répliqua-t-elle d'une voix étranglée, c'était la fin.

Comme il lui prenait le poignet, elle se figea. Il n'y avait pas une trace de sourire sur son visage quand il l'obligea à se retourner pour le regarder.

— J'ai droit à une seconde chance, ne crois-tu pas ?

Sa voix grave lui rappelait les tendres ballades d'amour éperdu qu'il chantait autrefois pour elle.

— Après tout, tu as presque eu un enfant de moi, Isabel...

Dan n'arrivait pas à croire qu'Isabel ait accepté de l'accompagner. D'un autre côté, il ne parvenait pas à croire non plus qu'il se soit montré aussi ouvertement manipulateur.

Elle avait même téléphoné au cher Anthony pour lui expliquer qu'il ne devait pas s'inquiéter, qu'elle le rappellerait.

Et ils se retrouvaient, à deux heures de route au sud-est de Seattle, dans son chalet perdu au milieu d'une nature si préservée de tout qu'il n'existait même pas de route menant à sa propriété.

Il observa Isabel, de l'autre côté de la pièce au plafond de poutres et ne put se résoudre à lui parler.

Elle regardait par la fenêtre, sa fine main appuyée au battant, observant la très vénérable forêt dont les fûts drus s'élançaient à l'assaut du ciel et formaient comme un sanctuaire tout autour du chalet. Dans la lumière teintée de vert du soleil de l'après-midi, elle semblait fragile, et si adorable.

Une vague de tendresse le submergea. Même au milieu d'une foule, elle semblait toujours isolée, solitaire, à part. C'était un des premiers traits de caractère qu'il avait remarqué chez elle.

— Tu as changé de coiffure, dit-il enfin.

Remarque ridicule, qu'il regretta immédiatement.

Les talons de ses bottes résonnèrent sur le plancher lorsqu'il se dirigea vers le bar et sortit un soda pour elle et une bière pour lui.

Elle lui fit face. Ses seins soulevaient son sweat-shirt de coton.

— Toi, tu as changé de vie, rétorqua-t-elle.

Son visage était encore plus saisissant que dans son souvenir. De grands yeux de biche, des pommettes hautes et délicates, une bouche aux lèvres pulpeuses qui le rendaient fou rien que d'y penser. Un charmant air d'incertitude qui donnait envie de la prendre dans ses bras pour ne plus jamais l'en laisser repartir.

Il l'avait pourtant laissée partir ; cinq ans plus tôt, il n'avait pas eu assez de courage ni d'intelligence pour la retenir.

Elle prit la bouteille qu'il lui tendait et sourit.

— C'est vrai, j'ai apporté quelques modifications à mon apparence.

Elle fit quelques pas.

— Où est le téléphone ? Je ne pensais pas que tu m'emmenais si loin. Il faut que je...

— Pas de téléphone, dit-il d'une voix posée.

Comme elle sursautait, un peu de soda s'échappa de la bouteille sans qu'elle y prenne garde.

— Comment ?

— Tu as bien entendu. Je dispose d'une radio en cas d'urgence mais les lignes téléphoniques ne viennent pas jusqu'ici et les portables ne passent pas non plus.

Isabel prit appui sur le dossier d'un fauteuil.

— Qu'est-il arrivé au citadin que j'ai connu ? N'as-tu pas trouvé fortune et gloire avec les Urban Natives ?

— Tout dépend de ce qu'on entend par fortune et gloire. Le groupe s'en sort très bien. Nous avons obtenu un disque d'or, ce qui m'a permis d'acheter cette propriété.

— J'ai remarqué le nom sur la porte. Tomunwethla Lodge.

De la main, elle effleura le flanc ventru d'une bonbonne d'osier posée sur une table basse.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

Quelle maîtrise d'elle-même ! se dit-il admiratif. Il avait toujours espéré la réconcilier avec son passé, peut-être même l'amener à le vénérer autant que lui. Cependant, si l'on considérait les antécédents d'Isabel, la partie n'était pas gagnée.

— Cloud Dancer Lodge, répondit-il. D'après le titre d'une de mes chansons, probablement la plus célèbre. Un air à faire sangloter dans son verre de bière.

Isabel se leva.

— Alors, que voulais-tu me dire ?

— A propos de la chanson ?

— A propos de tout.

Il posa sa bière pour lui prendre la main et la guider vers l'immense canapé installé devant la cheminée.

— Tout, c'est beaucoup..., murmura-t-il en esquissant un sourire.

Cependant, Isabel demeurait grave.

— Vous me demandez-là quelque chose de très difficile, madame...

Il se tourna à demi, posa un pied botté sur son genou. L'envie de la toucher le démangeait, de réveiller une passion seulement assoupie, il en était certain. Il la sentait toutefois trop fragile pour oser tenter sa chance. En agissant ainsi, il risquait de la démolir... Comme cinq ans auparavant.

— Tout d'abord, mon grand-père est tombé malade, commença-t-il. Je me suis installé à Thelma pour veiller sur lui et du diable si je n'ai pas fini par m'attacher à l'endroit !

Il croisa les mains derrière sa nuque et étendit devant lui ses longues jambes.

— Malgré tout, j'étais impatient de retrouver Seattle et mes habitudes...

Sous ses paupières à demi closes, il guettait la réaction d'Isabel. Elle n'en manifesta pas. Si elle avait changé d'humeur, elle paraissait plutôt plus sombre, plus en retrait qu'auparavant.

« Qu'espérais-tu donc Black Horse ? »

— Et puis mon grand-père est mort.

— J'en suis désolée.

— Il avait quatre-vingt-trois ans. Il m'a laissé un lopin de terre que lui avait accordé le gouvernement par un traité signé à la fin du XIX^e siècle. Peu après sa mort, une compagnie d'exploitation forestière a pris contact avec le conseil de la tribu pour faire une offre.

— Mais cette terre est sacrée ! s'exclama Isabel.

Puis elle parut stupéfaite de ses propos et retomba dans le silence.

— Exactement. L'offre était toutefois tentante. Quand tu ignores de quoi sera fait ton prochain repas, partager le déjeuner d'un grizzly peut sembler presque appétissant.

Isabel daigna esquisser une ombre de sourire.

— Alors, j'ai effectué des recherches. Les terres sont bien protégées ; toutefois, le conseil se montrait plutôt favorable à l'offre de la compagnie forestière. J'ai alors fait une contre-proposition. J'ai demandé une autorisation spéciale pour développer une aire de loisirs. J'ai mis tout ce que je possédais dans le projet et j'ai fait construire ce gîte. Les travaux ont été achevés la semaine dernière.

— On dirait que ce chalet a toujours existé, fit remarquer Isabel. Il s'intègre parfaitement à l'environnement. C'est vraiment très réussi, Dan.

— C'est censé garder une touche rustique...

Il accompagna ses mots du petit geste efféminé propre à Andy, l'ancien percussionniste des Urban Natives, qui les avait laissé tomber pour une carrière de décorateur d'intérieur.

— ... sans lésiner sur le confort, termina-t-il.

Le rire d'Isabel alla droit au cœur de Dan.

— Là, tu as eu droit à la version courte, reprit-il. Si mon projet marche, j'ouvrirai des gîtes en Alaska ; peut-être même à Belize ou à Tahiti en hiver.

— Pourquoi ? demanda-t-elle abruptement.

— Parce que *moi*, je me sens responsable de l'environnement. Imagine qu'un promoteur se pointe et décide de construire un complexe touristique sur le thème de la nature... Il couvrirait probablement la région de totems et vendrait des paniers de chaman comme ornements de jardin. J'en suis malade rien de d'y penser. En revanche, je sais que moi, je peux rester authentique.

Isabel se leva et traversa la pièce, inspectant au passage une horloge murale et le masque posé à côté.

— Tu as raison. Ici, tout est parfait.

La poitrine de Dan se gonfla de fierté. Peut-être commençait-elle à s'adoucir...

Il se trompait, malheureusement.

— Je retire tout ce que j'ai dit, se reprit-elle abruptement. Les chaussures de neige accrochées au mur ne sont pas très intéressantes et l'ottomane n'a pas sa place ici.

— C'est ma pièce d'ameublement préférée.

Isabel se rassit sur le canapé.

— Bon, maintenant je sais pourquoi tu es là. Mais moi, pourquoi suis-je là ? Peux-tu me le dire ?

— Un dessin parle mille fois mieux que des mots, non ?

— D'accord. Je suis venue, j'ai vu. Je suis impressionnée. Maintenant, ramène-moi à la civilisation, s'il te plaît.

— Impossible, dit-il d'une voix grave et lente.

— Pourquoi ?

— Nous avons à parler. Il me faut du temps.

— Et moi, je n'en ai pas à t'accorder ! riposta-t-elle. Je me marie dans une semaine exactement ! J'ai rendez-vous avec le traiteur, le fleuriste, la couturière, le photographe...

Elle comptait sur ses doigts les tâches énumérées, exacerbant la frustration de Dan. La jupe pâle virevoltait autour de ses jambes minces si bien que, l'espace d'un instant, elle ressembla à une danseuse gitane.

— Désolée, Dan, je n'avais pas prévu d'être enlevée par un ex-petit ami...

Il ne la savait pas capable d'une aussi froide détermination. Le plan qu'il avait échafaudé s'avérait plus difficile à exécuter que prévu. Beaucoup plus difficile.

— Autrement dit, tu voudrais que je te sorte très vite mon baratin et te laisse définitivement tranquille ? C'est ça ?

Elle poussa un soupir d'exaspération.

— C'est résumer la situation un peu abruptement. Ecoute, Dan, je n'ai pas le temps de m'amuser, ajouta-t-elle d'un air méfiant.

En deux enjambées, il fut près d'elle et la prit par les épaules. Elle semblait si fragile, si vulnérable. Autrefois, il s'émerveillait de sa délicatesse, du contraste qu'offrait sa féminité avec ses angles durs. Aujourd'hui, de la sentir tressaillir à son contact excita sa colère.

— Voilà à quoi tu réduis notre entretien, à un jeu ?

— Explique-moi en quoi c'est si différent.

— Je t'ai amenée ici parce que tu avais fui et que j'avais été assez fou pour te laisser partir. Cette fois-ci, les choses ne se passeront pas de la même manière.

— Vraiment ?

Le regard de Dan sonda celui de la jeune femme ; et il y vit le reflet des rêves et des désirs qui le consumaient ainsi que la douloureuse amertume des promesses avortées.

— Je ne te laisserai pas partir, Isabel. Je ne peux pas te laisser sortir ainsi de ma vie. Epouser ce type serait une grosse erreur, et je peux te le prouver.

— Et comment ? demanda-t-elle en relevant le menton d'un air de défi.

— Comme ça.

Il se pencha et, d'une main sur sa nuque, attira sa bouche vers la sienne. Son attitude était très différente de celle qu'il avait eue sur le bateau. Cette fois, il ne la provoquait pas, il ne cherchait pas non plus à affirmer son pouvoir sur elle. C'était un baiser destiné à réveiller la passion autrefois partagée ; à rappeler à Isabel, à lui-même, tout ce qu'ils avaient perdu et qui renaîtrait peut-être pour peu qu'ils tentent l'aventure.

Elle se tenait très raide. Tout d'abord, un cri de rage monta de sa gorge ; cependant, lorsque la pression des lèvres de Dan s'adoucit sur les siennes, elle laissa échapper un soupir. Du pouce, il caressait sa tempe, sa joue... Les poings crispés d'Isabel se desserrèrent ; ses mains se levèrent et s'appuyèrent contre sa poitrine.

Dan ne se rappelait que trop bien cette émotion subtile, aiguë, précédant la montée du désir, qu'il ne ressentait qu'avec elle, et sa façon de s'abandonner dans ses bras, son corps qui s'adaptait parfaitement au sien. Sa bouche était plus douce que le miel, et son goût, dont il se souvenait avec nostalgie des années après, aussi frais et bienvenu que le printemps.

Sa langue titillait la commissure des lèvres. Presque timidement, elle les écarta, ses mains tremblantes posées sur son cœur.

Quand il eut la sensation que la moindre caresse supplémentaire lui ferait perdre le contrôle de lui-même, il releva la tête. Elle leva les yeux vers lui, il baissa les siens et vit sa bouche humide et ses yeux voilés de larmes.

— Isabel ?

— Je ne peux pas croire que tu te montres aussi cruel.

Il laissa retomber ses bras.

— Que veux-tu dire ?

— C'est de la manipulation pure et simple. Tu voudrais que je me sente déloyale vis-à-vis d'Anthony.

— Et ton devoir de loyauté vis-à-vis de toi-même, tu y as réfléchi ?

Il s'écarta, furieux contre elle, furieux contre lui de la désirer aussi fort.

— Tu n'as toujours pas appris ça, on dirait ?

La flèche atteignit son but. Sans en être totalement responsable, elle avait rejeté la part d'elle-même qui la rendait pareille à Dan, la part indienne.

— J'ai poursuivi ma route, Dan, répliqua-t-elle. Mon passé est derrière moi. On appelle ça grandir.

— Désolé. Je ne t'ai pas attirée ici pour te faire du mal, mais pour te demander de m'accorder une seconde chance.

Elle s'essuya les joues du revers de la main.

— C'est impossible. Tu... tu apportes l'obscurité en moi. Je me sens déchirée intérieurement quand je suis avec toi. Je ne peux vivre ainsi.

— Ne dit-on pas que tout être humain doit un jour explorer sa part

d'ombre ? Explore-la, Isabel. C'est en toi que tu trouveras le soleil qui chassera les nuages.

— Ne comprends-tu pas que c'est ce que j'essaie de faire ?

— Tu fuis, Isabel. Comme toujours.

— Je suis libre d'orienter ma vie comme je le désire, répliqua-t-elle, se dirigeant vers la porte.

Il la suivit sous le porche d'où l'on jouissait d'une magnifique vue sur le mont Adams. Quand il posa ses mains sur ses épaules, elle ne se dégagea pas. Cependant, au bout de quelques instants, elle demanda :

— Reconduis-moi en ville, Dan.

— Je te reconduirai immédiatement si tu peux m'affirmer en me regardant droit dans les yeux que tout est fini entre nous.

Il la fit pivoter dans ses bras et la dévisagea. La vérité était inscrite sur ses traits ; leur baiser l'avait troublée autant que lui. Néanmoins, se rendant compte qu'elle était au bord de la crise de nerfs, il se contint. Il était impératif de la laisser se reprendre avant d'exiger d'elle une décision.

— Je dois nourrir les chevaux, expliqua-t-il. Grâce à leur horloge interne, ils savent précisément quand il est 17 heures !

— Je trouve incroyable que tu élèves des chevaux, toi qui n'aurais même pas gardé un poisson rouge dans ton appartement de Seattle !

Il écarta les bras en souriant.

— C'est que je suis devenu un citoyen responsable !

Elle considéra sa boucle d'oreille, ses cheveux noués en queue de cheval, son T-shirt dont l'inscription questionnait l'autorité établie.

— Si tu le dis...

En sifflotant, Dan dévala les marches du porche et se dirigea vers les écuries.

— Crois ce que tu veux, murmura-t-il pour lui-même. La vérité, c'est que te voilà coincée une nuit de plus avec moi...

Isabel regarda disparaître sur le chemin bordé d'arbres la silhouette élancée de Dan. Il se déplaçait avec la même aisance que sur une scène, face à son public de fans. En tout cas, il ne donnait pas l'impression d'être fou.

Isabel effleura ses lèvres. D'accord, il n'était peut-être pas fou. Malheureusement, c'était elle qui perdait l'esprit dès qu'elle se retrouvait en sa présence. Elle ferma les yeux tandis que remontait le brûlant souvenir de leur baiser. Pourquoi avait-il fallu qu'il l'embrasse, qu'il ressuscite ces moments magiques, douloureux et compliqués qui faisaient de chaque journée passée avec lui une aventure ?

Pourquoi avait-il fallu qu'il lui rappelle qu'elle ne ressentait rien de comparable avec Anthony ?

La pensée de son fiancé la ramena soudain à la réalité. Poussant la porte à moustiquaire, elle prit son sac sur le bar et, glissant la sangle à son épaule, descendit les marches.

Puisque Dan refusait de la reconduire en ville, elle rentrerait par ses propres moyens ! En dépit de ses espadrilles à semelle de corde, elle dénicherait la plus proche cabine téléphonique, où qu'elle soit.

Mais aussi, pourquoi Anthony n'avait-il pas catégoriquement refusé qu'elle parte avec Dan quand elle lui avait téléphoné du terminal du ferry ? Pourquoi n'avait-il pas dit quelque chose du genre : « Je trouve grotesque l'idée que tu passes la journée avec ton ex. Rentre immédiatement, s'il te plaît ! » Seulement, bien sûr, Anthony était incapable d'une telle autorité. « Pas de problème, mon chou ! avait-il dit avec sa désinvolture habituelle. Si ça te paraît important, fonce ! »

Une partie d'elle-même aurait préféré qu'il conserve suffisamment d'instinct primitif pour affirmer son droit sur elle et qu'il la jette sur son épaule pour l'emporter dans son antre.

Ce que Dan Black Horse venait de faire.

Cependant, Isabel dut se rappeler que les méthodes de Dan n'étaient pas seulement primitives mais aussi manipulatrices. Mentionner l'enfant disparu avait touché un endroit demeuré très sensible.

Elle rejeta ses cheveux en arrière et continua son chemin, si l'on pouvait appeler ainsi le vague passage dans lequel elle s'était engagée. La clairière dans laquelle s'élevait le gîte laissait place à une nature si touffue qu'elle se serait volontiers prise pour Eve errant dans les jardins d'Eden.

Tant bien que mal, elle essayait de se repérer. Ils étaient arrivés sur la Harley de Dan, des brins d'herbe accrochés à sa jupe témoignaient encore de leur folle chevauchée. Il devait donc exister un chemin, ne fût-ce qu'un sentier, pour parvenir au chalet. D'ailleurs, il avait bien fallu acheminer sur le site les matériaux nécessaires à la construction du chalet...

Elle se rappela toutefois que Dan avait expliqué qu'ils avaient été livrés par hélicoptère, la piste aménagée en hauteur pour son atterrissage ayant un impact moins néfaste sur l'environnement que le percement d'une route.

Maugréant entre ses dents, Isabel continua de descendre le flanc de la montagne. Elle espérait, si elle parvenait en bas, retrouver son chemin.

Une demi-heure plus tard, Isabel devait se rendre à l'évidence qu'une tenue habillée ne convenait absolument pas aux courses dans une nature indomptée. Le soleil se trouvait sur sa gauche, là était donc l'ouest. Seattle se trouvant au nord-ouest, elle se dirigeait plutôt dans la bonne direction. Cependant, une heure plus tard, il n'était plus question de chercher à s'orienter. Le soleil se couchait et, bien que la chose paraisse impossible, elle se frayait maintenant un chemin dans une forêt encore plus dense.

Finalement, pour couronner le tout, il se mit à bruiner.

Le gros mot qui jaillit de ses lèvres surprit la jeune femme elle-même. L'ourlet de sa jupe balaya une touffe épaisse de frondes de fougères.

« C'est la nokosa, murmura une voix oubliée à son oreille. Notre peuple l'utilise pour guérir les blessures. »

— Bien sûr, marmonna Isabel. Et qu'utilise notre peuple pour ne pas se perdre dans les bois ?

Non qu'elle ait l'intention de faire cas des conseils de cette voix. C'était celle du premier homme qui l'avait trahie : son père.

Elle serra les dents. C'était affreux. Elle voyait déjà les gros titres des journaux :

« La future femme d'un important homme d'affaires retrouvée morte au fond des bois ! »

« Elle n'était pas elle-même, ces derniers temps », commenterait obligeamment Connie pour la presse.

Isabel s'obstinait courageusement à marcher. En dépit des ombres qui s'allongeaient et du sol détrempé, elle ne devait pas désespérer. Pour se donner du courage, à chaque pas, elle imaginait une nouvelle torture à infliger à Dan.

Bien que fine, la pluie finit par plaquer ses cheveux sur son front et sa nuque, sa jupe et son sweat-shirt collaient à son corps et ses espadrilles

absorbaient l'humidité comme des éponges.

Misérable, trempée et furieuse, elle leva un poing vers le ciel.

— Sois maudit, Dan Black Horse ! cria-t-elle de tous ses poumons.

Et soudain, un mouvement à faible distance attira son attention. Le cœur battant, elle vit s'agiter les branches basses d'un épicéa puis d'entre elles surgir une ombre formidable.

Un autre gros titre s'imprima sous les yeux d'Isabel.

« Une future mariée de Bainbridge déchiquetée par un ours. »

Un hurlement d'épouvante s'échappa de sa gorge.

Quand Dan regagna la cabane après avoir nourri les chevaux, il se réjouit de constater qu'Isabel était partie examiner les alentours. Ce projet de gîte lui avait davantage coûté que tous les autres réunis. Se tailler un nom dans le showbiz s'était révélé un jeu d'enfant comparé aux difficultés rencontrées pour créer une entreprise dans une forêt vierge sans affecter son essence même.

La propriété comprenait la maison d'habitation, des bâtiments annexes, une écurie et une piste d'atterrissage pour l'hélicoptère. Il aurait été plus simple d'acheminer des bulldozers et des bétonnières par la route, mais il avait choisi la voie la plus ardue : tout le travail serait effectué à la main, selon la tradition, avec le concours de la main-d'œuvre locale ; la main-d'œuvre amérindienne.

Il espérait de tout son cœur qu'Isabel apprécierait le résultat et qu'elle mesurerait ce qu'il représentait pour lui. Peut-être accepterait-elle enfin son passé et ouvrirait-elle son cœur à la tribu dont elle avait été séparée des années auparavant ?

Tout en réfléchissant à ce qu'il lui dirait tout à l'heure, il s'assit sur la balancelle du porche pour attendre son retour. Avant tout, ils dîneraient de saumon grillé pêché dans la rivière et de légumes provenant du jardin de Juanita, le tout arrosé d'un excellent petit vin de la région de Washington. Ensuite, il lui dirait tout. Enfin, presque tout.

Par exemple, il était un peu tôt pour lui annoncer qu'il se trouvait au bord de la banqueroute. Et peut-être trop tard pour lui avouer son amour...

A mesure que le temps passait, il se sentait devenir de plus en plus nerveux. Il se leva et se mit à arpenter le porche. Puis il appela. N'obtenant pas de réponse, il parcourut en tous sens la propriété sans découvrir la moindre

trace de la jeune femme.

La terrible réalité s'imposa alors à lui : Isabel était partie.

— On dirait que vous avez vu un fantôme, dit l'inconnu.

— J'ai vu un ours, répliqua Isabel.

Les jambes encore tremblantes, elle dut s'appuyer à un rocher pour ne pas tomber.

— Un ours ?

D'un air ébahi, le nouveau venu regarda autour de lui, sa longue chevelure suivant en voltigeant le mouvement de sa tête

— Où ça ?

— C'était vous, expliqua-t-elle, consciente que ses heures d'errance avaient dû affecter sa capacité de jugement. J'ai cru que vous étiez un ours.

— Rassurez-vous. Je n'en suis pas un !

Sous tous les aspects, il ressemblait à un adolescent américain typique avec ses chaussures de randonnée trop grandes, son jean ample descendant sur ses hanches, sa chemise à carreaux munie d'une capuche retombant sur son dos, ses tempes rasées et ses cheveux longs sur le dessus. Un détail, cependant, trahissait ses origines.

Il s'abritait sous un vaste paillason de fibres soutenu par trois tiges droites. Le dessin du paillason représentait l'emblème tribal de l'ours.

— Je suis Isabel Wharton. Je suppose que vous avez deviné que je suis perdue.

Il eut un sourire d'adolescent, à la fois timide et suffisant.

— Gary Sohappy, annonça-t-il. Et je sais qui vous êtes.

— Comment...

Le pouls d'Isabel reprenait tout doucement un rythme normal.

— Comment savez-vous que...

— Dan m'a prévenu par radio.

Il lui tendit le parapluie afin qu'elle se protège de la pluie.

— Il m'a demandé de chercher une très jolie jeune femme qui avait des ennuis.

Lui prenant le coude, Gary entraîna Isabel le long de la pente.

— Mais si je comprends bien, ajouta-t-il avec ce sourire à la fois timide et malicieux, jusqu'à mon arrivée, tout allait plutôt bien !

— Je suppose que Dan Black Horse est un ami à vous, dit Isabel, mâchoires serrées.

— Exact.

Il faisait trop sombre maintenant pour qu'Isabel distingue un chemin, si chemin il y avait. Cependant, le jeune homme se dirigeait avec une assurance réconfortante.

— Mon oncle, moi-même et les autres membres de la tribu, l'avons aidé à construire le chalet. Il est très heureux que vous soyez son premier hôte.

Le remords saisit Isabel. Elle n'avait pas envisagé les choses sous cet angle. Dan avait édifié un véritable paradis au milieu des bois et elle avait montré peu d'enthousiasme pour son œuvre.

— Il a choisi un très mauvais moment pour me faire visiter son royaume, répliqua-t-elle avec amertume.

La forêt devenait moins dense. La pluie frappait le parapluie sur un rythme presque musical.

— J'espère que les Seahawks apprécieront davantage que vous.

— Les Seahawks, répéta-t-elle en fronçant les sourcils. Les Seahawks de Seattle ?

— Oui. Dan aimerait accueillir toute l'équipe ici pour un moment de détente ; un week-end de retour aux sources, en quelque sorte.

Et soudain, le jour se fit dans l'esprit d'Isabel. Anthony était un des managers de l'équipe de base-ball de Seattle ; c'était par ce biais que Dan était entré en contact avec lui et avait retrouvé sa piste.

Mais si Dan avait besoin de l'argent que lui rapporterait un contrat passé avec les Seahawks, pourquoi avoir tout gâché en intervenant dans sa vie à un moment aussi critique ? Anthony était tolérant, d'accord ; mais pas à ce point !

L'obscurité était totalement tombée quand ils atteignirent une clairière. Isabel aperçut des constructions serrées les unes contre les autres au pied d'une montagne. Elle devina aussi les formes d'un antique tracteur et d'un camion tout rouillé.

— A combien sommes-nous de la ville la plus proche ? s'enquit-elle.

Il s'arrêta sous l'auvent arrière de la maison principale et secoua le parapluie.

— Environ vingt kilomètres de Thelma. Dan vous y emmènera sûrement lundi soir. Un bal est organisé à la salle des fêtes.

— Dan ne m'emmènera nulle part ! répliqua-t-elle sèchement.

Ils pénétrèrent dans la maison et l'univers sembla basculer sur son axe. Sans être jamais venue ici, Isabel reconnaissait l'endroit. Un lieu semblable à celui-ci dormait au fond de son cœur, qu'elle s'efforçait d'oublier depuis des années.

Elle se tenait sur le tapis de fibres végétales d'une petite cuisine. Bien que craquelé, le linoléum était d'une propreté parfaite. Du Formica jaune, style années 50, recouvrait les plans de travail. Sur une gazinière à butane, trônaient une vieille théière et une grosse cocotte de fonte d'où s'échappait un nuage de vapeur parfumé aux herbes.

Au mur était suspendu un calendrier de station-service orné de la photo

du mont Rainier. L'image avait pâli ; le calendrier n'avait pas été remis à jour depuis le mois de février. Dans l'encadrement de la porte se tenait une petite femme mince dont le sourire ne manifestait aucune surprise ; seulement le plaisir d'accueillir.

— Je l'ai trouvée, Gran, dit Gary ôtant ses bottes.

— Tant mieux ! Le dîner est prêt.

La femme inclina sa tête aux cheveux grisonnants.

— Juanita Sohappy.

— Isabel Wharton. Je suppose que Dan vous a parlé de moi.

Juanita hocha la tête tout en soulevant le couvercle d'un panier.

— Retirez vos chaussures et enveloppez-vous là-dedans, dit-elle en tendant à Isabel un châle usagé et doux. Et puis asseyez-vous. Vous allez goûter mon ragoût.

— Je n'ai pas faim, merci, répondit Isabel.

Dans les yeux noirs de Juanita s'alluma une lueur de mécontentement.

— Chez moi, les visiteurs mangent.

Isabel s'assit, secrètement flattée d'être la cible de l'agressive hospitalité de Juanita. La cuisine reflétait un touchant mélange de pauvreté et de fierté. Quatre assiettes disposées sur le buffet. Une collection de verres de l'exposition universelle de 1962. Un napperon confectionné par Juanita dans un sac de farine et brodé sur le pourtour...

Tandis que, la gorge serrée, Isabel passait en revue les pauvres objets de décoration, la dure vérité s'imposa à elle.

Elle avait peut-être construit sa vie à Bainbridge, mais son âme était restée attachée à un lieu pareil à celui-ci.

Tournant la tête de côté, Petunia jeta un regard plein de rancune à son cavalier. C'était pourtant la meilleure jument de l'écurie de Dan, mais elle détestait tout simplement être mouillée et appréciait peu l'obscurité.

Avec un mot d'encouragement, il la poussa vers la descente. Le cheval était le meilleur moyen de locomotion pour les recherches en forêt. Juché sur sa selle, Dan jouissait d'une vision plus large. De plus, contrairement à la moto, le cheval était silencieux ; ce qui lui permettrait d'entendre Isabel au cas où elle répondrait à ses appels.

Perçant la ramure, la pluie éclaboussait les frondes luxuriantes des fougères des premiers âges et tambourinait sur la capuche de son poncho. Il devait se rendre chez Theo et Juanita. Si Isabel ne se trouvait pas chez eux, il préviendrait par radio le service de recherches en forêt.

Dans l'intervalle, il appelait au point que sa gorge en devenait douloureuse.

Où pouvait-elle bien être passée ?

D'une certaine façon, pensait-il en se dirigeant vers l'habitation des Sohappy, il cherchait Isabel Wharton depuis cinq ans. A présent qu'il la tenait, il devait la convaincre de rester. Si seulement elle prenait le temps de l'écouter, s'il trouvait les mots qu'il n'avait jamais pris la peine de lui dire, alors peut-être parviendrait-il à briser la carapace dont elle avait enveloppé son cœur...

Il se rappela leur première rencontre. Il avait vingt-trois ans, l'amour de la liberté et la révolte enracinés en lui, et un furieux besoin de choquer les gens. La queue de cheval, les vêtements de cuir, la boucle d'oreille, l'attitude, tout était soigneusement calculé. Il portait son accoutrement comme une seconde peau et adorait semer la terreur chez les braves gens.

Quand Isabel avait fait irruption dans sa vie, Dan jouait de la guitare et chantait pour un public aussi redoutable que lui. Ses compositions lui avaient déjà valu les louanges étonnées des critiques locaux, non qu'il y attachât de l'importance. Ce qui lui plaisait, c'était de s'immerger dans le rythme âpre de ses accords, de s'en laisser imprégner comme de l'obsédant ressac de la mer. A

travers sa musique, il exprimait la sauvagerie et le mystère de son âme ; il n'y pouvait rien si son talent se révélait lucratif mais au bout du compte destructeur.

A la faveur de l'éclairage agressif de la scène, il l'avait remarquée. Apparition un peu floue mais déconcertante comparée au type de personnes fréquentant habituellement le *Bad Attitude*. Elle était toute vêtue de blanc, un halo de cheveux blond foncé encadrant un visage tourmenté aux immenses yeux qui reflétaient toute la tristesse du monde.

Il s'écarta du micro, continuant de gratter sans conviction sa guitare tout en l'observant. Elle se pencha pour parler à Leon Garza, le preneur de son. Ses cheveux glissèrent le long de sa joue, dissimulant en partie son visage. D'un mouvement nerveux, elle les repoussa derrière son oreille.

Sourcils levés, Leon l'inspecta avec une expression de convoitise que Dan eut envie d'effacer immédiatement de son visage puis désigna la scène de la tête.

Dan laissa mourir ses accords et fit signe à Andy de le relayer au clavier. Comme il se dirigeait vers la nouvelle venue, elle leva les yeux. L'expression de surprise et de crainte que refléta alors son visage resterait à tout jamais gravée dans sa mémoire. Il revit les longs doigts minces se refermer convulsivement sur la sangle de son sac. Cependant, ce fut son air déterminé qui retint son attention.

Et puis, bien sûr, l'intérêt évident qu'elle lui portait. Elle n'était probablement pas consciente que sa respiration avait marqué un temps d'arrêt ni que le bout de sa langue avait effleuré ses lèvres, ni que ses paupières s'étaient à demi fermées.

Certes, elle était jolie mais son âme était rebelle, il en aurait mis sa main au feu.

— Je m'appelle Isabel Wharton, avait-elle dit en lui tendant une carte. Je viens d'endommager votre moto.

Une histoire commençait alors. Il en eut conscience, elle également. Ils se regardaient, torturés par la conscience aiguë de l'autre, le cœur battant, les entrailles nouées par le désir. Ce qui se passait entre eux était si puissant que ça aurait dû, et pu, durer éternellement...

— Je refuse de te perdre une seconde fois, Isabel, murmura-t-il.

Le salon était exigu, propre et misérable. Dans la pièce voisine, Gary jouait de la guitare, les écouteurs sur les oreilles. Isabel reconnut une chanson

de Dan.

Assise dans un fauteuil au tissu fané, Juanita tricotait une écharpe de laine rouge. Sur le canapé était assis son fils, un homme à la voix douce nommé Theo, arrivé peu après Isabel. Ses pieds chaussés de bottes étaient posés sur une pile de journaux traitant d'agriculture et de sylviculture.

— Dan ne va pas tarder à arriver, dit-il. Il faut environ une demi-heure à pied pour circuler entre nos deux maisons.

Isabel lui adressa un sourire sans joie. Elle s'était séchée, réchauffée, et ses boucles n'étaient plus qu'un souvenir. « C'est à cause de ton sang indien que tu as les cheveux raides comme des baguettes de tambour », lui avait dit sa mère adoptive. Ce jour-là, Isabel avait demandé une permanente à son coiffeur et avait porté ses cheveux bouclés depuis lors.

— Une demi-heure ? s'exclama-t-elle. J'ai marché deux bonnes heures !

Dans son visage impassible, les yeux de Theo pétillèrent.

— Vous n'avez pas choisi le chemin le plus court. Je pense que vous deviez être drôlement en colère.

— Pas en colère, juste pressée de rentrer à Seattle.

Juanita toussota discrètement.

— Bon, d'accord, admit Isabel, j'étais peut-être un peu en colère...

Presque à son corps défendant, elle se sentait à l'aise dans cette famille. C'était là le mot-clé ; une *famille*.

Elle n'avait jamais vraiment eu de famille. Elle avait le souvenir de moments heureux vécus sur la réserve avant que sa tête brûlée de père ne se tue. Ensuite, tout avait sombré dans l'uniformité, les mois succédant aux mois sans que rien ne les distingue. Il lui restait bien sa mère, une « Anglo », mais cette dernière n'était plus qu'un corps sans âme. Profondément choquée par la disparition de son époux, elle avait coupé tout lien affectif avec sa fille. Et finalement, du fond de son marasme, elle s'était résignée à confier Isabel à une famille d'accueil.

Relativement âgés, d'une grande bonté, M. et Mme O'Dell étaient sincèrement convaincus que l'humeur sombre de la fillette était due à son appartenance à la double culture américaine et indienne. Ainsi, sans chercher délibérément à la couper de ses racines paternelles, en mettant subtilement l'accent sur le mode de vie anglo-saxon, ils l'en avaient éloignée. Avec les meilleures intentions du monde, ils avaient purgé son âme des us et coutumes de son peuple.

Lorsqu'Isabel avait obtenu son bac, ils s'étaient retirés en Arizona. De temps à autre, ils échangeaient lettres et cartes de vœux. Cependant, malgré leur bonté, jamais Isabel n'avait eu l'impression en habitant chez eux d'appartenir à une famille.

Une famille. Toute sa vie, Isabel avait inconsciemment cherché ce qu'elle avait si peu connu. Avec Dan, elle avait cru trouver. Elle se rappelait son émerveillement à la lecture du test de grossesse pratiqué à la maison et sa hâte à courir au club où il se produisait ce soir-là pour lui annoncer la nouvelle.

Cependant, la réaction de Dan n'avait pas été celle qu'elle attendait. Son visage s'était empreint d'angoisse tandis qu'il marmonnait un juron bien choisi, puis, se reprenant, il lui avait adressé un sourire contraint et l'avait noyée sous un flot de projets qui sonnaient faux. Ils se marieraient, bien sûr, et ils loueraient une petite maison dans West Seattle. Ils achèteraient de la vaisselle et des meubles. Une vie merveilleuse les attendait...

Quinze jours plus tard, Isabel perdait l'enfant. Dan était sur scène quand les saignements avaient commencé. Quand il était arrivé à la clinique, tout était terminé.

Il l'avait prise dans ses bras et avait pleuré avec elle. Cependant, malgré l'engourdissement dans lequel la plongeaient les analgésiques, elle avait lu le soulagement dans son regard. Un soulagement teinté de tristesse et de remords, certes, mais un soulagement quand même. Peu après, il disparaissait à son tour de l'existence de la jeune femme.

— Vous êtes à des années-lumière ! fit remarquer Juanita.

Elle possédait un merveilleux sourire illuminant un visage creusé de rides qui racontaient l'histoire d'une vie bien remplie.

Isabel lui retourna son sourire.

— C'est vrai !

Juanita posa son tricot puis, sortant un linge fumant et odorant d'une cuvette posée près de sa chaise le tordit et en enveloppa son coude droit.

— Arthrite, expliqua-t-elle.

— Le docteur t'a donné des médicaments et un coussin chauffant, fit remarquer Theo d'un ton réprobateur.

— Ma méthode est plus efficace. C'est une vieille recette indienne, expliqua-t-elle à Isabel. Un remède à base de plantes aromatiques macérées dans de l'eau bouillante.

— Ça sent très bon, dit Isabel.

Pourtant, son bien-être ne provenait pas du seul parfum des plantes. D'être dans cette maison produisait un curieux effet sur elle. Ses hôtes ne questionnaient ni ne jugeaient ; ils l'acceptaient simplement, telle qu'elle était. Et, tandis que Juanita s'affairait dans la cuisine, préparant le dîner et faisant bouillir ses plantes, l'âme du peuple amérindien semblait revenir habiter Isabel. Plus surprenant, elle ne s'en défendait pas. Même, elle l'accueillait avec émotion.

La pluie cessa aussi soudainement qu'elle était venue. Isabel gagna le porche branlant. Des étoiles scintillaient avec une incisive clarté au-dessus de la crête sombre des montagnes ; l'air était tout parfumé de l'odeur résineuse des conifères ainsi que de celle de la terre gorgée de pluie. Il faisait frais à cette altitude, et elle serra plus étroitement le châle contre elle.

Elle entendit Dan avant de le voir, ou plutôt entendit le martèlement humide des sabots de son cheval, son ébrouement et le craquement du cuir de la selle.

Il apparut au détour du chemin plongé dans l'obscurité, revêtu d'un

poncho tout dégoulinant d'eau.

— Dire qu'aller te chercher à Bainbridge me paraissait mission impossible..., dit-il en l'apercevant.

Theo sortit sous le porche.

— Ça va, Dan ?

— Ça va. Sauf que Petunia m'en veut à mort.

— Petunia ? répéta Isabel d'un ton interrogateur.

— Elle est arrivée chez moi avec ce nom ; je ne suis responsable de rien !

— Mets-la dans l'écurie, dit Theo. Gary te la ramènera demain. Veux-tu passer la nuit ici ?

— Je vais plutôt t'emprunter la camionnette, si tu veux bien.

Isabel ouvrit la bouche pour protester, puis, songeant à l'exiguïté de la modeste demeure, à la frugalité du repas, se dit qu'elle n'avait pas le droit de se montrer égoïste en s'imposant aux Sohappys. Cependant, la perspective de passer la nuit dans la seule compagnie de Dan Black Horse, en pleine nature sauvage, ne l'enchantait guère.

A moins que, au contraire, elle ne l'enchanter trop...

— Tu veux dire qu'il existe une route menant chez toi?

Dan sourit dans l'obscurité et fit grincer la boîte de vitesses en passant au régime supérieur.

— C'est une ancienne sente de halage de troncs d'arbres. Il faut connaître son existence pour la trouver!

Isabel se cramponna au rebord de son siège tandis que l'engin rebondissait dans une ornière.

— Parfait ! répliqua-t-elle. Comme ça, tu pourras me reconduire en ville demain matin.

Il ne répondit rien. Il ne voulait pas la reconduire en ville. Pire. Il ne voulait pas qu'elle insiste pour rentrer le lendemain.

— Apprécies-tu les Sohappys ? demanda-t-il après un moment.

— Beaucoup.

— Ce sont mes plus proches voisins.

— Une chance que Gary m'ait trouvée.

— C'est un brave gosse. Il a traversé une mauvaise période mais il semble tiré d'affaire.

— Il m'a dit que tu espérais avoir les Seahawks pour clients. Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ?

Ils étaient arrivés. Dan se gara devant le chalet.

— Parce que, à présent, il est possible que l'affaire ne se conclue pas.

— Pourquoi ?

Dan coupa le contact. Ensuite de quoi, posant ses bras sur le volant, il tourna la tête vers elle. La pluie avait mis à mal sa coiffure. A présent, ses cheveux pendaient en mèches raides et lustrées, ce qu'il préférerait infiniment.

— Parce que j'ai enlevé la fiancée de leur manager.

— Oh ! je t'en prie !

Ouvrant brusquement sa portière, elle jaillit de la voiture et escalada d'un bond les marches du porche.

— Entre ! lui cria Dan. Ce n'est pas fermé.

Il avait allumé du feu dans la cheminée de la pièce principale.

Irrésistiblement attirée par les flammes, elle s'approcha. Il se tenait derrière elle, observant ses gestes tendus. Il ressentait un tel débordement d'amour qu'il lui semblait sentir sa poitrine broyée dans un étou.

— Ecoute, dit-elle, fixant un regard fasciné sur le feu, primo, j'aurais aimé que tu sois franc avec moi et que tu me parles de tes transactions avec Anthony. Deuxio, tu n'as pas enlevé sa fiancée.

— Empruntée alors ? hasarda-t-il.

— Je n'appartiens ni à l'un ni à l'autre ! Par ailleurs, il s'est montré très compréhensif quand je l'ai appelé tout à l'heure.

— Dans ce cas, il est idiot...

Dan la prit par les épaules, la forçant à le regarder.

— ... aussi idiot que je l'ai été moi-même. Je n'aurais jamais dû te laisser partir, Isabel.

A ce moment, le corps de la jeune femme s'inclina vers le sien. Une insupportable tension s'empara de lui ; un désir fou de l'embrasser, de la goûter et de plonger ses doigts dans ses cheveux le submergeait.

Cependant, Isabel se reprit et recula.

— Il n'a jamais été question de me laisser partir. Je suis partie ; c'est tout.

— Si c'est aussi simple, pourquoi pleures-tu, Isabel ? demanda-t-il doucement.

Elle porta une main à sa joue et sembla surprise de la trouver mouillée.

— La journée a été longue, dit-elle d'une voix mal assurée.

Il lui prit la main ; elle était humide de larmes.

— Viens. Ta chambre est prête.

L'air un peu déboussolé, elle le suivit à l'étage. Il lui donna sa chambre préférée, celle que Juanita avait décorée de vert forêt et dont une tenture murale représentait un cornouiller en fleur.

Voyant une veste de pyjama de flanelle posée sur le lit, Isabel jeta à Dan un regard interrogateur.

— C'est un des miens, répondit-il en souriant.

— Mais tu n'as jamais...

Elle s'interrompit, toute rougissante.

— Je n'en portais pas quand je vivais en ville. Seulement, ici, les nuits sont fraîches et le chauffage n'a été installé que voici quelques mois. Alors, j'ai pris l'habitude de me vêtir.

Il lui tendit la veste et désigna la salle de bains carrelée de vert.

— Je te prépare du thé. D'accord ?

Avec un sourire résigné, elle disparut dans la salle de bains tandis qu'il descendait confectionner la boisson.

Quand il revint peu après, un plateau dans les mains, il s'arrêta sur le seuil et sourit. Elle était déjà au lit, endormie.

Isabel s'éveilla au milieu d'un amoncellement de moelleux édredons de plumes. C'était, décida-t-elle en s'étirant voluptueusement, le lit plus décadent dans lequel elle ait jamais dormi ! C'était aussi la nuit la plus reposante qu'elle ait passée depuis longtemps.

Mais, pensa-t-elle avec un rien d'agacement, marcher des kilomètres sous la pluie aurait guéri n'importe qui de l'insomnie.

Elle prit un bain dans la baignoire ovale encastrée et poussa à fond la puissance des jets de massage. Et elle ne se résigna à en sortir que lorsque son estomac se mit à grouiller. S'enveloppant dans un peignoir, elle remit de l'ordre dans sa chevelure avec ses doigts et utilisa la brosse à dents neuve trouvée sur la tablette du lavabo.

Ensuite, elle partit à la recherche de ses vêtements, frissonnant d'appréhension à l'idée d'enfiler une jupe et un sweat-shirt mouillés. Elle fut tout étonnée de les découvrir, avec ses espadrilles et un gros gilet de laine, sur un banc près de la porte, lavés et secs.

Elle trouva Dan dans la cuisine, occupé à se battre avec un couvercle de boîte de biscuits et ne put se retenir de rire.

— Il suffit de faire rentrer de l'air en soulevant le couvercle avec une cuillère et elle s'ouvre toute seule !

Il leva les yeux et sourit. Devant son expression, ses paupières papillotèrent et elle eut la sensation que ses jambes se dérobaient sous elle. Dan avait toujours le même sourire éblouissant, un sourire qui allait droit au cœur et dont elle s'enorgueillissait d'être la cible.

Il lui tendit la boîte et une cuillère.

— C'est une préparation à faire réchauffer. Je n'ai jamais été très fort pour préparer le petit déjeuner !

— Je me souviens.

Ses spectacles le retenaient dehors jusqu'au milieu de la nuit. Le matin, il se traînait jusqu'au stand à espresso du coin de la rue pour commander un café au lait et des gâteaux.

Il la regarda ouvrir la boîte avec stupéfaction.

— Est-ce bien légal ?

En riant, elle sortit les gâteaux et les disposa sur un plat qu'il glissa dans le four. Ensuite, il versa une tasse de café à chacun.

— C'est bon de t'entendre rire, Isabel.

— J'ai merveilleusement bien dormi.

— C'est plutôt calme ici, non ?

Elle ajouta sucre et crème à son café.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies lavé mes vêtements.

— La lessive n'a plus de secrets pour moi !

— Dire que je me souviens d'une époque où tu ne savais même pas faire griller une tartine !

— Je m'améliore, tu vois.

Son expression se fit grave.

— Isabel..., dit-il en posant sa forte main brune sur la sienne.

Elle savait qu'elle aurait dû retirer sa main. Elle savait qu'elle aurait dû insister pour rentrer immédiatement en ville. Elle savait qu'elle n'aurait pas dû ressentir cette irrésistible attirance pour un homme qui lui avait brisé le cœur.

Et pourtant, elle demeurait assise dans la cuisine tout illuminée de soleil, à boire du café, sa main dans celle de Dan Black Horse. Et le pire était que, loin d'éprouver le moindre remords, il lui semblait que tout était en ordre. Elle se sentait parfaitement à l'aise, comme si sa présence en ce lieu était la chose la plus normale au monde. Elle flottait dans une atmosphère de paix et de bien-être. Elle aimait la façon dont il la regardait, ses longs cheveux luisant au soleil, sa chemise de denim ouverte révélant sa poitrine bronzée, son dangereux sourire recelant des pièges inconnus et l'intensité de son sombre regard.

Il lui avait tellement manqué...

Elle faillit formuler tout haut sa pensée. Heureusement, sur ces entrefaites, la sonnerie du minuteur retentit, les faisant sursauter. Dan sortit les gâteaux et les posa sur la table avec du beurre et du miel.

— J'ai toujours cru que le succès du groupe ne me poserait aucun problème moral, dit-il pendant qu'ils se restauraient. Pourtant, quand la célébrité nous est tombée dessus, je l'ai ressentie comme une incongruité. En fait, j'étais complètement déstabilisé intérieurement.

Il passa une main dans ses cheveux.

— Et cette impression ne m'a plus quitté. Je ne me sentais plus à ma place dans ma propre vie. Les tournées, les intrigues, les bavardages inutiles, Jack, Andy et tous leurs problèmes...

Il secoua la tête.

— J'attendais de me retrouver, me sentir de nouveau moi-même, de renouer avec la réalité.

Il eut un petit sourire.

— Et puis, Mère Nature a décidé de me rappeler à la maison. C'est ainsi que mon grand-père expliquait les choses. Dès l'instant où j'ai retrouvé la terre de mes ancêtres, je n'ai plus jamais regardé en arrière.

— J'ai appris par la presse ton départ du groupe. On ne parlait que de ça dans les médias.

Il agita la main.

— Nous sommes restés ensemble aussi longtemps que possible, avons ri, gagné de l'argent. Je joue de la guitare de temps à autre, quand l'envie m'en prend. C'est très bien ainsi.

Par la fenêtre, elle vit un oiseau se poser sur un arbuste.

— Quelle heure est-il ? Il faut vraiment que je rentre.

L'expression de Dan se durcit. Il n'avait jamais été porté sur les horaires fixes et les plannings. C'était un trait de caractère qu'Isabel avait trouvé charmant au début et qui l'avait par la suite exaspérée...

Il consulta l'horloge du four.

— Il n'est pas loin de midi.

Manquant de s'étrangler, elle se leva brusquement.

— Ce n'est pas possible, je n'ai pas dormi autant !

— On dort toujours beaucoup ici, c'est la règle !

— Mais...

Se levant à son tour, il posa un doigt sur ses lèvres. Elle essaya d'ignorer le trouble que ce simple contact provoquait chez elle.

— Ecoute, dit-il, retirant à regret sa main. Je sais qu'une semaine chargée t'attend. Mais c'est inhumain de penser que tu pourras abattre tout cet ouvrage d'ici dimanche. Regarde un peu autour de toi, Isabel. Regarde ce que j'ai accompli ici.

Elle se rappela combien elle s'était trouvée mesquine, la veille, d'avoir accordé si peu d'attention à son œuvre. Quand il l'aurait reconduite chez elle, elle ne le reverrait de sa vie. Elle pouvait tout de même lui accorder cette dernière satisfaction.

La verdure était encore luisante de pluie ; une légère brise agitant les feuilles. Isabel se sentait liée à cet endroit ; elle comprenait l'affinité de Dan avec lui.

Ils empruntèrent le chemin qui menait aux écuries. Le long bâtiment bas, entouré d'une barrière, abritait en temps normal quatre chevaux. Trois sortirent la tête pour voir qui arrivait. Avec circonspection, Isabel tapota l'un d'eux sur le nez.

— Tu ne t'es jamais beaucoup intéressée aux chevaux, n'est-ce pas ?

— Tu en connais la raison. Mon père s'est tué dans la course de Yakima.

Le visage d'Isabel se ferma à l'évocation du souvenir. Elle avait dix ans. Avec des amis de la réserve, son père participait à une course particulièrement dangereuse dont le trajet comprenait des descentes de pentes presque verticales, des franchissements de crevasses, de torrents et de troncs d'arbres morts. Son père avait plongé d'un à-pic de quatre mètres de haut.

L'année suivante, une association de défense des animaux avait exigé l'interdiction de l'utilisation de chevaux lors de cette course. A présent, elle se courait à moto. Bien sûr, c'était trop tard pour son père. Ainsi que pour Isabel et sa mère.

Elle considéra le grand cheval bai.

— Le cheval n'était pas responsable.

— La course a changé.

— Qu'en sais-tu ?

— Je le sais, c'est tout, répondit-il simplement. Des établissements vinicoles la parrainent à un très haut niveau. C'est...

Il se tut brusquement.

— Viens...

La prenant par la main, il l'entraîna pour lui montrer les meilleures places où pêcher le saumon et la truite, la remise abritant canoës et kayaks entassés avec du matériel agricole, un tracteur, une moto, une tondeuse, un snowmobile, des skis de fond et un attirail de pêche.

Elle l'observait, adossé à l'abri de cèdre, et ne put retenir un sourire.

— Qu'y a-t-il ?

— Comment dit-on déjà ? Ce qui fait la différence entre les petits garçons et les hommes, c'est le prix de leurs jouets. A présent, tu possèdes tous les jouets que tu veux.

Il rit.

— Je n'ai pas encore de clubs de golf.

— Ces équipements ont dû te coûter une fortune.

Il s'écarta du mur.

— Il faut bien que mes clients se distraient.

— Tu comptes vraiment sur ce contrat avec l'équipe des Seahawks ?

— Plutôt. Il m'éviterait la prison pour dettes.

Il lui adressa un malicieux sourire.

— En admettant que ça existe toujours...

Comme ils reprenaient le chemin du chalet, elle pensa que Dan vivait une belle aventure. A côté de celle-ci, son projet de pépinière paraissait bien fade.

Mais sans danger.

Sans danger aucun...

Dan montra à Isabel le jardin que Juanita avait planté pour lui. Des rangées de minuscules plants, de fleurs et de pousses de légumes jaillissaient de l'humide terreau noir, protégées des daims et des lapins par une clôture électrique. Isabel fut heureuse de se retrouver en terrain connu, dans un environnement calme, ordonné, comme la vie qu'elle s'était choisie. Elle longea l'allée dallée qui circulait entre les planches, enchantée par l'atmosphère surannée du jardin. On y trouvait d'anciennes espèces, telle la digitale pourprée, rarement cultivées de nos jours.

Elle se pencha pour cueillir un brin de thé yakima odorant, utilisé en infusion ou dans la composition de pots pourris, et le froissa pour en respirer l'arôme.

— Ici, je me retrouve dans mon élément, dit-elle gaiement.

Dan s'accota au portail du jardin.

— Comment en es-tu arrivée à vendre des plantes ?

— L'agence d'intérim pour laquelle je travaillais m'a envoyée à Bainbridge dans le but de créer un site internet à l'usage d'un pépiniériste. Et, de fil en aiguille, j'ai pris la direction de l'affaire.

Il se rapprocha et, lui prenant des mains les tendres pousses, les jeta à terre.

— Ton métier te satisfait-il ?

— Naturellement.

Sa proximité la troublait. Elle recula, sur la défensive.

— Bien sûr, il ne se compare pas à des tournées de grunge rock ou aux aventures d'un entêté dans la nature sauvage, mais le fait est que ça me plaît beaucoup et que je réussis bien.

— Et tes projets de mariage ? demanda-t-il d'une voix dans laquelle vibrait une menace. Ils te réussissent bien également ?

— Exactement, répliqua-t-elle d'un ton de défi.

— Ignorerais-tu qu'il existe mieux que bien ?

Sans qu'elle en ait pris conscience, Dan avait manœuvré pour l'attirer contre la porte du jardin. Il était maintenant si proche qu'elle décelait le moindre détail de sa physionomie, le fier dessin de la pommette, les cils d'un noir charbon comme autant de minuscules lances autour de ses yeux à l'insondable expression. Isabel avait toujours su que Dan Black Horse possédait un charme envoûtant. Les critiques et ses fans le savaient également ; en l'espace de quelques mois, ils l'avaient propulsé de l'obscurité à la gloire. Ensuite, le reste du pays l'avait découvert. Nul besoin de connaître sa musique pour tomber sous le charme ! Il possédait une aura, un regard à la fois dur et blessé, qui faisaient que les gens le regardaient, s'émerveillaient et souffraient avec lui.

— Je ne peux pas faire ça, dit-elle d'une voix chavirée.

Les mains de Dan étaient toujours posées sur la porte, de chaque côté de ses épaules. Il ne la touchait pas mais la plaçait sous une menace semblable à celle de la clôture électrique qui, sous une apparence faussement anodine, n'attendait que le moment d'administrer un bon choc à l'imprudent qui s'aventurerait à la tester.

— Qu'est-ce que tu ne peux pas faire ?

— Ça... être avec toi, enfin !

— Et pourquoi ?

— Mes idées sont tout embrouillées. Tu joues avec moi, et ce n'est pas juste !

Sans qu'il bouge un muscle, son expression se durcit.

— Je voudrais que tu t'entendes, Isabel. Tu es en train de me dire que tu as encore des sentiments pour moi.

Ces mots atteignirent la jeune femme avec la force d'un coup de poing dans l'estomac. L'espace d'un instant, elle eut le souffle coupé et demeura immobile tandis que ses yeux se mouillaient de larmes. Les contours du visage de Dan s'embrumèrent et elle eut la sensation de se rapprocher de lui ; sensation si vive que ses mains anticipaient déjà le contact de son corps musculeux. Cependant, avant qu'elle ait compris ce qui se passait, Dan s'écarta. La mort dans l'âme, elle regarda s'éloigner sa longue silhouette. Puis elle vit Gary Sohapp, chevauchant Petunia, qui venait à leur rencontre. Dan et lui s'entretenaient un moment. Gary tenait sous son bras un paquet enveloppé dans un sweat-shirt qu'il tendit à Dan avant de sauter de cheval.

Isabel s'approcha pour saluer Gary et le remercier d'être parti à sa recherche la veille. Cependant, quand elle arriva à leur hauteur, elle poussa un cri de stupéfaction.

— Que lui est-il arrivé ? demanda-t-elle en considérant le paquet dans les mains de Dan.

— Je n'en sais rien. Je l'ai trouvée sur le chemin.

C'était un aigle chauve. Seule la tête était visible avec ses dessins et ses couleurs vivement soulignés. Le bec acéré était jaune vif, les yeux pareils à des obsidiennes et le plumage d'un blanc luisant.

Les mains de Gary étaient couvertes d'égratignures.

— Pas facile à attraper, cette fichue femelle ! dit-il en souriant.

Dan mit l'oiseau sous son bras.

— Entre laver tes blessures, dit-il à Gary. Il y a du savon désinfectant. Et rejoins-nous dans l'écurie.

Isabel prit les rênes laissées pendantes du cheval et suivit Dan.

Il considéra le paquet.

— Déjà vu de près un aigle chauve ?

— Non.

Elle observait, fascinée, le rapace qui semblait méditer de sombres représailles contre ces intrus qui avaient osé l'arracher à son milieu.

— Je ne pensais pas que ces oiseaux possédaient une telle envergure. Comment Gary sait-il que c'est une femelle ?

L'aigle piqua le bras de Dan qui grimaça.

— A cause de son caractère, peut-être ?

— Sexiste ! grommela Isabel.

Dans l'écurie, elle attacha la jument à un anneau et suivit Dan dans la sellerie. Des tonneaux de grains étaient alignés le long d'un mur sous un désordre de mors et de filets. Dan posa délicatement l'oiseau dans un évier. Il se mit alors à se débattre, luttant contre le tissu qui l'emprisonnait. Il y avait quelque chose de pathétique à voir la majestueuse créature réduite à un pauvre animal maladroit et sans défense dans un environnement étranger.

Cependant, la magie de la voix de Dan sembla opérer aussi sur le rapace. Tout en lui chantant une mélodie prenante qui associait mots anglais et yakima, d'une main, il caressait les plumes lustrées tandis que de l'autre, il écarta le sweat-shirt qui l'enveloppait. Elle demeurait toutefois nerveuse, comme prête à s'envoler dans un brutal déploiement d'ailes. Sauf qu'elle ne pouvait voler. Ils comprirent pourquoi en découvrant une aile pendante et légèrement tachée de sang.

— Elle a peut-être été blessée dans la tempête, suggéra Dan. Je ne pense pas que l'aile soit brisée, c'est déjà ça.

Il continua de fredonner d'une voix grave tout en ouvrant une armoire murale remplie de liniments pour chevaux, de boîtes munies d'étiquettes rédigées à la main, de pots avec des couvercles rouillés, de seringues géantes. Il en sortit un flacon de poudre antiseptique et en saupoudra la blessure.

L'aigle eut un sursaut de panique. Tant bien que mal, Dan le maintint contre lui, grimaçant tandis que des serres aiguës s'enfonçaient dans son bras.

— Que puis-je faire ? demanda Isabel.

Il haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Il faudrait immobiliser l'aile.

— Essayons.

Même avec l'aide de Gary, il fallut une heure pour venir à bout de l'opération. Le rapace avait le tempérament d'un pitbull, avec des rasoirs en guise de serres et des cisailles en lieu de bec.

Quand l'aile fut immobilisée à l'aide d'une bande de gaze, tous trois portaient de nombreuses marques de l'affrontement. Gary fabriqua un nid avec de la paille et le plaça sous une lampe afin de maintenir l'oiseau au chaud. Puis, sous les regards intéressés des deux compères, il posa le blessé dedans. Les yeux de l'aigle brillaient toujours d'une fureur sauvage, son allure était hautaine et sa poitrine se soulevait à un rythme rapide.

— Je suppose que nous devrions lui donner à manger, dit Dan.

— Les aigles ne se nourrissent-ils pas de viande crue ?

— Il me semble.

— Peut-être pourrions-nous essayer le thon en boîte ou quelque chose d'approchant ?

Pendant que Gary allait mettre Petunia au box, ils regagnèrent la maison. En chemin, Dan glissa un bras autour des épaules d'Isabel dans un geste si naturel que, sans réfléchir, cette dernière posa la tête sur son épaule. Comme les jointures des doigts de Dan effleuraient sa joue, elle frissonna.

— Je vais prendre mon sac, dit-elle d'une voix soudain terne et sans vie. Nous ferions mieux de nous mettre en route.

— Non.

Isabel s'arrêta pour le dévisager.

— Comment ça, non ?

Il lui adressa un sourire qui toucha un endroit douloureux dans sa poitrine.

— Il est trop tard, Isabel.

— Anthony m'a conseillé de prendre mon temps ; il n'est sûrement pas trop tard.

— Je veux dire, trop tard pour aujourd'hui. Le soir tombe.

Elle regarda autour d'elle, ébahie. A travers le feuillage assombri des arbres, le ciel se parait des tons pourpres du crépuscule.

— Te voilà coincée une nuit de plus avec moi, dit-il d'un ton qui exprimait tout sauf la confusion.

Et, se détournant, il pénétra dans la maison.

Quand Isabel le rejoignit dans la cuisine, le lendemain matin, Dan eut la sensation que son cœur s'arrêtait de battre. Il avait probablement, à un moment ou à un autre, contemplé plus beau tableau ; cependant, même sous la torture, il n'aurait pu se rappeler lequel.

Dans son jogging gris, marqué de l'inscription : « Université de Washington » dont le souple tissu dessinait sa mince silhouette, avec son teint rosi par la douche et ses cheveux légèrement humides, elle était absolument ravissante.

Elle se servit une tasse de café.

— J'ai trouvé ce jogging dans le placard de ma chambre ; j'espère que ça ne t'ennuie pas que je le porte.

— Bien sûr que non. Il fait frais ce matin.

Il se leva et lui tendit le bol de sucre.

Son odeur évoquait des rêves sensuels. Quand elle ne torturait pas ses cheveux avec des permanentes, ils s'écoulaient en un fluide ruisseau de soie dans lequel il mourait d'envie d'enfouir ses mains.

— As-tu été voir l'aigle ? s'enquit-elle.

— Deux fois : cette nuit et à l'aube.

Ce qu'il ne lui dit pas, c'est qu'à chaque fois il était allé la regarder dormir du seuil de sa porte. Et qu'il était resté immobile dans la pénombre, avec des vagues étouffantes de tendresse et de regret qui déferlaient sur lui.

Cinq ans plus tôt, alors qu'il pensait en avoir barricadé toutes les issues, elle était entrée dans son cœur par la petite porte...

Il ferma les yeux, perdu dans le souvenir.

Le jour où elle lui avait annoncé sa grossesse resterait gravé au fer rouge dans sa mémoire. Elle était folle de joie et, en même temps, angoissée. Comme lui. Non, lui avait été pris de panique.

Ses sentiments souffraient d'une sorte de paralysie. Trop jeune et trop obtus pour comprendre que la première éclosion de l'amour a besoin de temps pour s'approfondir et mûrir, trop stupide pour comprendre qu'il ne succomberait pas forcément sous le poids des responsabilités, il s'était laissé

dominer par la terreur.

Quand la fausse couche était survenue, la douleur et l'amertume d'Isabel lui avaient procuré l'occasion de s'échapper. Comme un fou, il l'avait saisie.

— Dan ?

Il ouvrit les yeux et la contempla avec étonnement.

— Le rapace va-t-il bien ?

— Oui, répondit-il sans cesser de la dévisager.

Elle but une gorgée de café, le regardant par-dessus le rebord de sa tasse.

— Et toi, tu vas bien ?

Il cramponna entre ses doigts crispés le bord du plan de travail. Il lui fallait se raccrocher à quelque chose, sous peine de sombrer.

— Oui, seulement...

— Seulement quoi ?

— J'ai toujours cru que c'était toi qui m'avais quitté, Isabel.

— Et maintenant ?

Elle semblait entrer si facilement dans le train de ses pensées qu'il aurait juré qu'elle aussi était plongée dans le passé.

— Physiquement, c'est toi qui es partie. Seulement, je ne t'ai guère laissé le choix. C'était vivre une vie d'enfer avec moi ou recommencer ailleurs.

— Nous étions jeunes...

— C'est vrai. Nous *étions* jeunes alors, répéta-t-il en lui saisissant le poignet. Nous sommes différents à présent. Tu le sais.

Son souffle court trahissait le combat intérieur qu'elle se livrait. Ce que voyant, Dan la lâcha.

— Je te prie de m'excuser.

Tous deux étaient nerveux, ce matin, entièrement dominés par leurs émotions. Une rage désespérée étreignait Dan. Une chose était certaine : il ne supporterait pas l'idée de la savoir mariée à un autre. Il ignorait quoi lui proposer d'autre ; simplement, elle devait comprendre que leur histoire n'était pas terminée ; qu'elle ne le serait jamais.

— L'aigle a-t-il mangé le thon ? demanda-t-elle, changeant abruptement de conversation.

— Il n'a pas terminé. Ce ne doit pas être à son goût.

Dan se força à mettre de côté ses sentiments. Leur violence épouvanterait certainement Isabel. Il lui fallait se ressaisir.

— Je lui ai proposé du saumon en boîte ; elle semble préférer. J'ai pensé que nous pourrions essayer de lui procurer du poisson frais cet après-midi. Ce serait sûrement meilleur pour elle.

— Sûrement, dit-elle.

Il sourit.

— Un prétexte comme un autre pour aller pêcher.

Elle lui sourit en retour.

— Un excellent prétexte !

Dan avait l'impression que le mécanisme d'une bombe à retardement

cliquetait dans sa tête. S'il le mentionnait à Isabel, il s'en débarrasserait peut-être. Mais s'il ne le mentionnait pas, il se pouvait qu'il disparaisse aussi... Il choisit donc de se taire.

Armés de cannes à pêche, d'un panier d'osier et d'un pique-nique, chaussés de bottes montant jusqu'à la taille, ils prirent le chemin du lac. Isabel semblait parfaitement à l'aise, belle et discrète telle une biche au fond des bois, et aussi vulnérable.

Il devait le lui proposer, se disait-il. Il ne pouvait la maintenir dans cet isolement.

Il s'arrêta et lui toucha l'épaule.

— J'ai oublié de te dire, si tu veux joindre quelqu'un, je peux envoyer un message radio.

— C'est bon, répliqua-t-elle en rougissant. Anthony m'a conseillé de prendre mon temps.

— Anthony est bon à enfermer, riposta Dan. Et je m'en réjouis.

Comme elle s'était remise à marcher, il ne vit pas sa réaction.

— Il s'est toujours montré compréhensif. Et je suis d'humeur versatile. Nous nous complétons donc parfaitement.

— Hum, si tu le dis.

Parvenus au rivage, ils entrèrent dans le lac, bras écartés pour conserver leur équilibre car il était difficile de marcher dans la vase qui aspirait leurs bottes.

Quand ils se fatiguèrent de lutter contre les éléments, ils regagnèrent le rivage et ôtèrent leurs bottes. Dan déroula un tapis de fibres sur lequel ils s'allongèrent pour se reposer. Isabel amorça elle-même son hameçon, vantant avec volubilité les mérites du maïs en boîte comparé aux œufs de saumon.

Il la trouvait superbe, s'intégrant harmonieusement au cadre. Et il voyait peu à peu sa tension intérieure se dissoudre.

Mère Nature accomplissait là son devoir sacré, se dit-il. Comme il s'allongeait sur le tapis et laissait la chaleur du soleil le pénétrer, il imagina sentir le lent et puissant battement de la terre sous lui, un rythme subtil et réconfortant qu'il avait trop longtemps ignoré. Il y était resté sourd jusqu'à ce que son grand-père, empli de la sagesse de celui qui va mourir, l'eût réveillé.

Peut-être Isabel ressentait-elle à présent ce même sentiment de retour aux origines...

Elle le regarda.

— A quoi penses-tu ?

Il lui adressa un sourire paresseux.

— Que c'est une journée idéale pour la pêche.

Il effleura sa cuisse mince d'un doigt et l'y promena d'une façon excitante.

— Assez de touches pour rendre les choses intéressantes mais pas trop pour que ça... ressemble... à du travail.

Elle rit, un peu nerveusement, semblait-il, et s'écarta de lui.

— Tu as une mauvaise influence sur moi, Dan. Je n'ai jamais passé autant

de temps à ne rien faire et...

Elle se mordit la lèvre.

— Et à aimer ça ? termina-t-il. On pourrait croire qu'il ne se passe rien...

Il caressa une mèche de cheveux sur la tempe de la jeune femme.

— ... mais c'est faux. En réalité, il se passe beaucoup de choses, Isabel. Nous mentirions en affirmant le contraire...

Combien de temps elle avait dormi, Isabel n'en avait aucune idée. L'excitation de se retrouver au bord de l'eau, une canne à pêche à la main, ce qui ne lui était plus arrivé depuis la mort de son père, avait dû l'épuiser. Elle ne se rappelait pas qu'une sieste au grand air pouvait être si bienfaisante. Elle s'éveilla, clignant des yeux au soleil de fin d'après-midi qui filtrait à travers les feuilles agitées par la brise, écoutant le doux murmure des vagues qui venaient s'échouer sur le rivage et le léger chuintement de la respiration de Dan. Il s'était également endormi, beau spécimen d'homme des bois avec son jean, sa chemise à carreaux et la capuche de son ciré rabattue sur ses yeux.

Quelque chose passait encore entre eux, un courant magnétique dont elle ne pouvait plus nier l'existence. Cependant, pour le moment, elle refusait de réfléchir aux implications de cette découverte. Elle avait simplement envie de prendre son temps...

Mais son temps pour quoi ? Pour redécouvrir que Dan Black Horse était l'homme le plus séduisant de la terre et qu'il avait gardé le pouvoir de lui briser le cœur?

Après avoir bu une longue gorgée de limonade, elle lui jeta un regard chargé de rancune.

— Tu ne me rends pas la tâche facile, Dan Black Horse.

Il s'étira d'une manière si voluptueuse que ses sens s'émurent.

— Que dis-tu ? demanda-t-il d'une voix endormie.

— Rien, répondit-elle sèchement. Juste...

Un bourdonnement l'interrompt. Instinctivement, elle bondit sur sa canne à pêche. Quelques instants plus tard, elle sortait une truite argentée bien grasse, de loin la plus belle prise de la journée.

— Je t'avais bien dit que le maïs était le meilleur appât ! s'exclama-t-elle en riant.

Il éclata de rire à son tour. Leur gaieté dissipa toute tension et ce fut dans la bonne humeur qu'ils rangèrent leur matériel et reprirent le chemin du chalet.

Quand ils présentèrent à l'aigle une partie de leur butin, elle saisit un petit

poisson dans son bec puissant et l'avalait. Un autre disparut à son tour. Puis, tête penchée, elle attendit la suite.

— Elle aime ça, constata Dan.

— Nous la gâtons trop, repartit Isabel, s'emparant de son bras. Elle va perdre le goût de la chasse.

— Elle est adulte. Je ne pense pas que quelques jours en compagnie des hommes altèrent son instinct.

Du bout du doigt, il traça une ligne tremblante sur la gorge d'Isabel.

— D'accord ?

Le cœur battant, elle s'écarta en vacillant.

— J'ai besoin d'un bain, fit-elle précipitamment. La journée a été longue.

Il lui adressa un clin d'œil.

— Elle n'est pas terminée, répliqua-t-il d'un air taquin.

Elle s'attarda dans le bain, laissant avec délices les jets masser ses muscles endoloris. Elle aimait la sensation d'irréalité qui l'enveloppait au chalet. Elle se sentait loin de tout, détachée du reste du monde.

Libre.

Cependant, à bien y réfléchir, liberté n'était-il pas le mot qu'employaient les gens bien élevés à la place de solitaire, voire même désespéré ?

Ce qu'Isabel avait toujours recherché, c'était le sentiment d'être liée, de savoir qu'elle appartenait à une communauté, à un lieu. Ce désir, Anthony le satisfaisait. Il s'était présenté à elle entouré d'une grande et chaleureuse famille qui l'avait tout de suite acceptée et enveloppée de sa chaude affection.

Anthony était ce qu'il lui fallait. Anthony savait combler ses manques. Pas Dan Black Horse avec ses yeux dans lesquels se reflétait tout le malheur du monde et un corps qui promettait assez de délices pour lui faire perdre la tête.

Quand Isabel se rendit compte qu'elle avait passé *vraiment beaucoup* de temps dans le bain, un peu honteuse, elle sortit et revêtit sa jupe, son sweat-shirt et le cardigan que Dan lui avait prêté la veille.

Devant le miroir, elle s'examina. Si seulement elle avait disposé d'un fer à friser ou de laque... Puis, prenant conscience de ce qu'elle était en train de faire, elle haussa les épaules. Quelle sottise d'attacher de l'importance à son aspect ! Qu'est-ce que ça pouvait bien faire que Dan la trouve ou non jolie ?

Eh bien, ça faisait énormément...

— Ça sent délicieusement bon ! s'exclama-t-elle en entrant dans la cuisine, le sourire aux lèvres. Quand as-tu appris à cuisiner ?

— Je me suis contenté de griller ce que nous avons attrapé.

En souriant, Dan posa sur la table un plat de truite et de légumes. Il servit le repas accompagné d'un vin local et alluma même des bougies sur la table de la salle. Ils s'assirent l'un en face de l'autre et levèrent leurs verres.

Pour Isabel, le moment se figea dans le temps. En un clin d'œil elle se trouvait ramenée à la soirée où elle lui avait parlé du bébé. Après lui avoir annoncé la nouvelle, elle avait commandé un soda, lui avait pris de la bière et

ils avaient ri, trinqué et échafaudé des projets qu'ils ne savaient pas comment réaliser.

Le doux tintement de son verre contre celui de Dan ramena Isabel au présent.

— Isabel, murmura-t-il d'une voix grave et pressante. A quoi buvons-nous ?

— A la santé de l'aigle ? suggéra-t-elle, heureuse de constater que sa voix sonnait juste malgré son trouble.

En riant, il porta le toast. La bonne nourriture et le vin échauffèrent Isabel. Et le temps glissa.

Quand elle regarda par la fenêtre, des ombres violettes voilaient les montagnes.

— Je suppose que tu vas me dire qu'il est trop tard pour nous rendre à Seattle...

— Isabel ?

La grande main de Dan couvrit celle de la jeune femme. Le vin et la proximité de Dan lui procuraient une plaisante sensation d'irréalité.

— Oui ?

— Il est trop tard pour nous rendre à Seattle.

— Quelle surprise...

Un sourire bête étirait ses lèvres. Elle dut se forcer pour reprendre son sérieux.

— Demain, alors. A la première heure.

— Pas de problème. A condition que tu te réveilles.

— On dort tellement bien ici..., répliqua-t-elle, pour se défendre.

Il lui caressa doucement la joue.

— Je suis heureux que tu apprécies le bungalow.

— Je n'ai pas dit que...

— C'est inutile.

Les doigts de Dan continuèrent leur tendre exploration. Comme ils s'attardaient sur ses lèvres, elle faillit demander grâce.

— Dan...

— J'ai envie de t'emmener quelque part.

— Où ?

Sans répondre, il se leva et lui tendit une veste de cuir. Quand elle glissa ses bras dans les emmanchures, et en sentit le poids sur ses épaules, une poignante émotion l'envahit.

Il possédait déjà ce blouson bien longtemps avant qu'elle fasse sa connaissance. Il représentait comme une seconde peau. Sa forme était celle de Dan, son odeur était l'odeur de Dan. Il semblait exprimer son essence même et enveloppait la jeune femme avec l'intimité d'une étreinte amoureuse.

Il ne parut pas remarquer son trouble. La prenant par la main, il l'entraîna vers la remise abritant la Harley.

Sans poser de questions, elle grimpa derrière lui, referma ses bras sur son

torse et, fermant les yeux, appuya sa joue contre son dos. Elle se sentait en sécurité et plus vivante que jamais.

La moto vrombissait, ses phares balayant les pentes boisées. Isabel avait totalement confiance en sa conduite. Même la nuit, il connaissait la sauvage nature comme un antique chant remontant de son enfance.

Ils atteignirent finalement une route défoncée, qui, quelques kilomètres plus loin, était même revêtue de macadam. Intriguée, Isabel constata qu'ils abordaient les faubourgs de Thelma.

— Je n'arrive pas à croire que tu m'aies amenée à un bal, disait Isabel, debout dans le hall de la salle des fêtes.

En souriant, Dan la débarrassa de son blouson.

— Nous allions souvent danser autrefois...

Elle lui jeta un regard empreint d'ironie.

— S'agglutiner dans l'espace exigu d'une miteuse salle de concert ne m'a jamais vraiment enchantée.

— Tu aurais dû me le dire, ne pas me laisser t'embarquer dans ces plans.

Il salua Sarah Looking qui tenait le vestiaire et lui tendit le blouson.

— J'aurais fait n'importe quoi pour être avec toi, répliqua Isabel avec un petit rire dont, le cœur serré, il nota l'amertume.

« Et maintenant ? avait-il envie de lui demander. Ferais-tu encore n'importe quoi pour être avec moi ? »

— Pour tout dire, je crois que je ne savais pas vraiment où je désirais être, dit-il en la guidant vers la salle de danse. Ce qui est sûr, c'est que je n'ai jamais eu l'intention de te forcer à faire quelque chose que tu n'aimais pas.

— Ce n'était pas exactement ainsi que les choses se présentaient...

Il l'attira contre lui pour danser. L'orchestre, plutôt médiocre, distillait des accords de musique country plaintifs et lents. Toutefois, Dan n'en avait cure. Il appréciait même plutôt, sans doute, concéda-t-il pour être honnête, parce qu'il dansait avec Isabel. La tenir dans ses bras l'emplissait d'un bonheur proche de l'extase. Avec son corps souple comme une liane, sa main blottie dans la sienne, son visage pudique ombré par la lumière tamisée, elle offrait un avant-goût de paradis.

— Accepteriez-vous de laisser tomber un mauvais Indien pour un bon cow-boy, madame ? fit une voix derrière Isabel.

Cette dernière sursauta sous la provocation mais Dan recula en riant.

Clyde Looking, chef du conseil tribal, souleva son chapeau. Dan fit les présentations. Quelques instants plus tard, tandis que Clyde dansait avec Isabel, Dan gagnait le buffet.

Lucy Rantree lui servit un verre. Theo Sohappay, l'apercevant, vint

bavarder avec lui. Les contacts entre les gens étaient amicaux ; certains allaient de groupe en groupe, discutant et plaisantant, d'autres se contentaient de sourire et de souligner en tapant du pied le rythme de percussions trop fortes, crachées par un mauvais synthétiseur. Le son aurait dû hérisser les nerfs de Dan. Au lieu de ça, il avait l'agréable impression de

se retrouver avec un vieil ami. Plus tard, il chanterait une ou deux chansons. C'était la tradition.

Depuis le début, Dan s'était senti en communion avec ces gens, sentiment qu'il n'avait jamais éprouvé en ville. Il y avait des amis, bien sûr, mais avec lesquels il n'avait jamais éprouvé une telle impression de confort et de tranquillité d'esprit.

Bien que Dan n'ait jamais eu conscience que ce paisible bonheur lui manquait, au fond, c'était peut-être cette absence qui expliquait sa révolte intérieure ; une des raisons qui l'avaient poussé à commettre des erreurs sur des points essentiels. Par exemple, pourquoi n'avait-il jamais dit à Isabel qu'il l'aimait ?

— Elle n'est donc pas partie ?

Theo regardait Isabel danser avec Clyde.

— Et tu n'as même pas eu à l'attacher pour qu'elle reste !

Dan rit tout en suivant des yeux le couple. Clyde était l'hôte idéal, s'interrompant de temps à temps pour présenter Isabel aux autres participants. Les yeux de la jeune femme brillaient, son teint était animé. Dan avait craint qu'elle ne se sente mal à l'aise dans cet environnement, mais en vérité elle s'amusait beaucoup.

— Non, répliqua-t-il, je n'ai pas eu à l'attacher, encore que l'idée m'en ait traversé l'esprit.

— Qui te le reprocherait ? Elle est ravissante. Sang-mêlé, non ?

— Oui. Mais elle a été élevée dans une famille anglo-saxonne.

— Ma lui a dit qu'elle devait sortir de l'ombre, être elle-même. Tu sais comment est Ma.

— Si quelqu'un peut aider Isabel à sortir de sa coquille, c'est bien Juanita.

Theo donna une tape sur l'épaule de Dan.

— Sur ce point, tu as accompli un bon travail avec toi-même. Assistera-t-elle à la course ?

L'appréhension serra le cœur de Dan. Il aurait dû dire à Isabel qu'il s'était engagé dans la course de Yakima mais n'en avait pas trouvé le courage. Elle essaierait de l'en dissuader et il savait d'ores et déjà qu'il ne l'écouterait pas.

— Je l'ignore, répondit-il. Je suppose que ce serait trop pénible pour elle.

Son regard demeurait rivé sur Isabel. Le morceau se terminait et elle s'excusa auprès de Clyde pour se diriger vers le téléphone installé dans un coin de la salle.

Rien n'était plus comme avant ; Isabel sentait qu'elle ne pouvait plus différer le moment de parler avec Anthony. Ce fut avec des doigts glacés qu'elle prit le combiné et composa son numéro. Six sonneries retentirent avant

que le répondeur se mette en marche. Elle écouta patiemment le message.

— Anthony, c'est moi, Isabel. Si tu es là, réponds, dit-elle après le signal sonore. Il faut que nous parlions. Vois-tu...

— Je suis là, mon chou, fit la voix d'Anthony. Es-tu enfin prête à regagner la civilisation ?

— Le chalet ne dispose pas de téléphone. Je suis dans une ville nommée Thelma.

— Et tu écoutes de la mauvaise country music. J'entends le bruit d'ici.

Parfaitement décontracté, il éclata d'un grand rire.

— Je projetais de rentrer plus tôt mais les événements se sont enchaînés...

Par où commencer ? se demandait-elle. Que lui dire qui ne soit pas mensonge ? Lui parler de l'aigle blessé, d'un passé toujours présent, de l'impérieux besoin de prendre en compte cette partie d'elle-même qu'elle refoulait depuis des années ?

— Tu as réfléchi, mon chou ? demanda Anthony.

Sa voix, égale, ne contenait pas trace d'émotion. Elle se le représenta en pantalon de toile et chemise de lin dans son luxueux appartement de Western Avenue, buvant une bière tout en zappant sur son écran géant de télé avec le téléphone qui sonnait toutes les dix secondes. Depuis combien de temps n'avaient-ils pas partagé une bouteille de vin tout en écoutant de la musique sans être constamment dérangés ? A quand remontait la dernière fois où ils étaient allés danser ?

— Isabel ?

— Je ne sais plus, Anthony. Je nage en plein brouillard. Samedi, je voyais notre vie comme un tapis rouge se déroulant devant nous à perte de vue mais aujourd'hui...

— Comment vois-tu notre vie aujourd'hui ?

Sa voix ne trahissait aucun mécontentement, seulement de la curiosité.

— Le tapis rouge ne me paraît plus se dérouler aussi droit. Je regarde en moi-même, Anthony, et...

— Un instant. J'ai un autre appel.

Isabel considérait le combiné, se demandant si elle avait ou non le droit d'être agacée.

— Vas-y..., reprit peu après la voix d'Anthony. J'ai mis mon correspondant en attente. Un appel longue distance.

Maintenant, elle penchait plutôt pour l'irritation.

— Alors, qu'as-tu décidé ? Veux-tu repousser le mariage ? L'annuler ?

Elle sentit des larmes brûler ses paupières.

— Ta famille a tout organisé...

— Ma famille, ma famille... C'est vraiment tout ce qui compte pour toi, n'est-ce pas ?

— J'adore les tiens, Anthony. Je serais malade de les décevoir.

— Oui, bon... Ecoute, fais en sorte de t'éclaircir les idées et appelle-moi demain. D'accord ?

— Oui, mais...

— Il faut que je prenne l'autre appel. A bientôt.

Il avait raccroché.

Isabel demeurait immobile, le combiné toujours plaqué contre l'oreille, le front appuyé au métal froid de l'appareil. Avec Anthony, elle avait cru enfin trouver un foyer. Elle avait adopté avec bonheur son mode de vie passablement agité ; lui-même avait semblé désireux d'emménager à Bainbridge Island, même si, se plaignait-il par manière de plaisanterie, il ne pouvait y utiliser son portable. Du moins croyait-elle qu'il plaisantait.

Cependant, sa réaction abrupte et dénuée de sentiment lui restait sur le cœur. Son malaise provenait peut-être de l'incongruité qu'il y avait à entendre la voix d'Anthony dans la salle des fêtes de Thelma. A moins que les propos de Clyde ne résonnent encore à son oreille. Selon ce dernier, Dan avait sauvé le conseil tribal, par le fait, la ville entière, du désastre financier, la construction du gîte ayant fourni des emplois à des gens qui se trouvaient au chômage depuis des années.

Malheureusement, avait prudemment ajouté Clyde, Dan y avait laissé des plumes. *Beaucoup* de plumes.

Le signal sonore de fin d'appel la fit tressaillir. Elle reposa vivement le combiné sur son support et se retourna.

Dan l'observait, à quelques pas de là.

Sa vue lui coupa le souffle. Il se tenait dans une posture décontractée, comme à son habitude, le poids de son grand corps aux larges épaules portant sur une jambe, un pouce passé dans sa ceinture. Sa silhouette se découpant sur un fond de lumière tamisée, elle ne pouvait distinguer ses traits.

Tout en sachant qu'il était évidemment trop loin pour avoir surpris la conversation, elle sentit le rouge lui monter aux joues, comme si elle avait été surprise en train de commettre une mauvaise action. Ridicule. Dan était la cause de son dilemme. Sans lui, elle serait toujours dans le giron de la famille Cossa, s'affairant aux préparatifs de son mariage.

Les secondes s'écoulaient sans qu'ils bougent. Toute une partie d'Isabel appelait si désespérément Dan qu'elle en aurait pleuré. Mais il tourna les talons et s'éloigna. Malgré sa douleur, elle n'esquissa pas le moindre geste. Elle appela sa colère à la rescousse. Dan était responsable de ses doutes et pourtant il l'ignorait ! Apparemment indifférent à sa souffrance, il traversait la salle d'un pas ferme, dépassant des groupes qui dansaient ou bavardaient.

Elle n'aurait pas dû être surprise de le voir grimper sur l'estrade et s'emparer d'une guitare. Elle le fut pourtant. D'une certaine façon, elle avait réussi à oublier que Dan était un artiste.

L'intensité des lumières baissa encore. Les membres de l'orchestre firent taire leurs instruments tandis que le violoniste plaçait un micro devant Dan. Il était seul dans une flaque de lumière environnée d'ombre, comme quand elle l'avait aperçu la première fois. Quand il leva la tête pour devisager son public, son cœur s'arrêta de battre. Elle ne se rappelait que trop ce regard insondable...

Ses longues mains brunes opéraient de la magie sur la vieille guitare, lui tirant des accords d'une douceur mélancolique. C'était la musique des régions solitaires du cœur, des occasions manquées, des âmes perdues cherchant une terre d'accueil.

Dan n'avait rien perdu de son talent. Isabel aurait même dit qu'il avait gagné en profondeur et en maturité. Il était revenu à ses sources et elle entendait les échos d'une nouvelle conscience dans sa voix prenante.

Les mots étaient simples, le refrain sonnait juste. Il poussait les femmes à se rapprocher de leur compagnon et ceux-ci à leur prendre doucement la main.

Au milieu de ce déferlement de tendresse mélancolique, Isabel se tenait debout, solitaire, malheureuse, ne sachant qu'une chose : elle n'avait jamais cessé d'aimer Dan Black Horse.

Voilà. Elle se l'était avoué. Depuis des années, elle ne s'était montrée aussi sincère avec elle-même. Elle avait laissé sa rancune et sa peur éclipser son amour mais il n'était pas mort pour autant. Elle avait juste permis qu'il passe au second plan, derrière mille autres choses. Et Dan avait agi de même.

Pourtant, d'une certaine façon, il avait trouvé le moyen de regarder en arrière et de tirer les leçons du passé. Car c'était bien de cela qu'il s'agissait. La chanson, son enlèvement, ce week-end de folie. Tout posait la question de l'avenir de leur relation.

La chanson se termina dans un tonnerre d'applaudissements. En souriant, Dan s'entretint quelques instants avec les musiciens avant de descendre de l'estrade pour se diriger droit vers Isabel.

— Et maintenant ? demanda-t-il, dans l'expectative.

Il l'observait, à une prudente distance.

— Maintenant...

La bouche d'Isabel était sèche. Si elle suivait l'inclination de son cœur, elle ne retournerait pas à Seattle. Cependant, elle se sentait trop peu sûre d'elle-même pour prendre une décision.

— Maintenant, nous rentrons à la maison.

Quelle était la signification exacte des paroles d'Isabel, Dan l'ignorait. Il savait seulement ce qu'il désirait croire.

— Je vais chercher ton blouson, dit-il.

Ce furent ses seuls mots jusqu'à leur retour au chalet.

Après avoir rangé la moto, il prit la main d'Isabel pour traverser l'espace qui séparait la remise de la maison. La lune était pleine et des ombres en forme d'araignée s'allongeaient sur le sol humide. Seul, le hululement intermittent d'une chouette troublait le profond silence.

Dan s'arrêta pour regarder sa compagne. La lumière de la lune auréolait sa chevelure d'un halo argenté. Elle respirait vite et de manière irrégulière. Doucement, il repoussa une mèche de cheveux glissée le long de sa joue.

Tout en s'interrogeant sur la teneur de son coup de téléphone, il se refusait à lui poser la question. Il saurait bien assez tôt, se disait-il.

— Et maintenant ? demanda-t-elle, faisant mentalement écho à sa question.

Le visage levé vers lui, elle le regardait avec cette expression perdue et solitaire qu'elle avait eue lors de leur première rencontre.

Dans un élan de tendresse, il glissa les bras autour de sa taille et l'attira à lui.

— Et maintenant, ceci...

Il l'embrassa d'une manière qui ne laissait planer aucun doute sur ses intentions. Elle s'abandonna entre ses bras et répondit si passionnément à son baiser qu'il en demeura pantelant de désir.

Si elle se refusait à lui, il s'inclinerait devant sa volonté, même s'il devait en mourir ! Il le lui avait promis lors de leur premier baiser ; il ne reviendrait pas sur son serment.

— Oui, murmura-t-elle dans un souffle.

Ce simple mot suffit à Dan.

Main dans la main, ils se dirigèrent vers le chalet puis gagnèrent la chambre d'Isabel située à l'étage. Bien qu'elle n'occupât les lieux que depuis deux jours, sa présence les imprégnait déjà. C'était son parfum qui hantait

l'atmosphère, un livre ouvert sur la table de chevet, les chaussures qu'elle avait quittées en entrant.

Il avait des choses à lui dire, des questions à lui poser ; toutefois, craignant de rompre le charme du moment, il se tut. Se glissant derrière elle, il lui enleva le blouson de cuir qu'il laissa choir sur le parquet. Puis, écartant les mèches soyeuses, il embrassa sa nuque tiède.

Un doux soupir échappa à la jeune femme ; elle pencha la tête de côté, offrant ouvertement son cou au baiser. Les lèvres de Dan se promenèrent alors sur la chair tendre de sa gorge, effleurèrent le lobe de l'oreille; ses mains glissèrent vers les boutons de sa chemise qu'il défit. En écartant les pans, il caressa ses seins. Ensuite, il fit glisser sa jupe le long de ses hanches et regarda Isabel enjamber le flot de tissu à ses pieds. Puis il fit courir ses mains le long de son corps, éprouvant la douceur de ses formes comme si c'était la première fois. Son corps était resté le même, menu, souple et doux. A côté d'elle, il avait l'impression d'être un géant maladroit.

Toute frémissante, elle leva les bras et le prit par le cou pour l'attirer plus près. Il la fit pivoter sur elle-même et posa ses lèvres sur les siennes. Elle se pressa contre lui dans un geste intime et suggestif.

Pendant qu'il se déshabillait, elle se débarrassa de ses sous-vêtements. Elle n'éprouvait pas la moindre gêne. Ces retrouvailles étaient inévitables ; depuis des années, elles les guettaient, oubliées au fond de leurs cœurs.

Quand ils s'allongèrent sur le lit, les édredons gonflés de plumes soupirèrent sous leur poids. Dan se souleva sur un coude et scruta longuement son visage tout en couvrant son corps de caresses. Avec ses lèvres humides, légèrement écartées, et ses yeux mi-clos, elle avait l'air assoupi. Cependant, ses mains étaient bien réveillées quand elles glissèrent le long de son corps et caressèrent ses hanches, et il dut produire un effort surhumain pour garder le contrôle de la situation. Soudain, il prenait conscience de l'immense pouvoir qu'elle avait sur lui.

Il pencha la tête et couvrit ses lèvres, ses mains, ses seins, de baisers. Puis il reprit sa bouche tandis que sa main descendait vers ses cuisses et les écartait. Il la trouva si prête qu'il n'était plus question de différer l'accomplissement de l'acte.

Bouches toujours jointes, il glissa sur elle. Comme il voulait son plaisir encore plus que le sien, il leva la tête et attendit, muscles tendus, un signe d'elle. Elle le regarda avec une expression indéchiffrable.

— Tu ne me facilites pas la tâche, dit-il entre ses dents serrées.

— Suis-je supposée le faire ? murmura-t-elle.

Mais il y avait de la gaieté dans sa voix. Ses mains dérivèrent vers le bas afin de le guider en elle et ils se retrouvèrent unis comme s'ils n'avaient jamais été séparés.

Il retrouva un rythme familier, une sorte de danse de l'âme et du corps dont le souvenir était resté ancré en eux malgré le passage du temps. Elle s'offrait à lui, généreuse comme la terre au printemps, et son tendre

consentement lui apportait un tel plaisir qu'il lui semblait voguer au milieu des étoiles. Quand un léger cri s'échappa de ses lèvres et qu'elle s'arqua, il sut que leur union était totale, que ni l'un ni l'autre ne seraient plus jamais les mêmes.

Le silence s'étirait, bienfaisant. Ils demeuraient immobiles, délivrés de tout souci. Ni l'un ni l'autre ne parlait ; ils n'en voyaient pas la nécessité. Cela aurait signifié un retour au monde réel, avec tous les problèmes irrésolus qui planaient entre eux.

Il la serra contre lui et lui refit l'amour, lentement cette fois, renouant avec extase avec chaque parcelle de son corps comme avec une ancienne connaissance. Elle s'abandonnait sans réserve entre ses bras. Il retrouvait tous les délices jamais vraiment oubliés ; le moelleux de la gorge et le tendre intérieur du poignet, le creux des genoux et la peau si douce de l'intimité de ses cuisses, la plus douce qu'on puisse imaginer. Des mains et de la bouche, il l'amena de nouveau à l'orgasme, encore et encore, jusqu'à ce qu'elle demande grâce en se nichant, toute molle, contre sa poitrine. L'aube pointant, elle s'endormit.

Isabel s'éveilla par degrés, flottant dans un délicieux univers entre rêve et réalité. Elle était toute pleine de Dan, de sa voix, de ses caresses, du goût de ses lèvres, de son odeur ; elle frémissait au souvenir du bouleversant pouvoir de la passion partagée avec lui.

Seulement avec lui.

Elle écarta délibérément cette pensée. Pour le moment, elle ne voulait pas songer au futur. Pour le moment, elle souhaitait seulement s'accrocher à l'état de chaleur et d'alanguissement dans lequel elle baignait.

— Dan, murmura-t-elle.

Elle ouvrit les yeux ; la place à côté d'elle était vide. Sans doute était-il descendu préparer du café. Elle s'étira voluptueusement avant de se lever. Au lieu d'enfiler un peignoir, elle passa le blouson de cuir de Dan. Le poids du blouson sur ses épaules rendait Dan plus proche d'elle. Ce blouson aurait pourtant dû évoquer d'amers souvenirs ; elle le portait l'après-midi où elle était sortie de l'hôpital, quand Dan et elle, emmurés dans leur tristesse, ne savaient que dire. Tous deux pleuraient, se cramponnaient l'un à l'autre en lisant le compte rendu du médecin expliquant que beaucoup de grossesses précoces se terminaient par une fausse couche. Il s'agissait généralement d'un processus naturel ; il n'y avait pas de raison de s'inquiéter. Ils devaient persévérer...

Au fond d'eux-mêmes, ils savaient qu'ils ne retenteraient pas l'expérience.

La première fois était un accident, la seconde, délibérée, les obligerait à s'engager définitivement dans leur relation au lieu de se laisser porter vers un futur imprécis. Dan n'était pas prêt. Et quand Isabel se rendit compte qu'elle ne devait pas attendre de réel engagement de sa part, elle partit.

Cette nuit avait modifié la donne. Dan ne l'avait jamais traitée avec autant d'amour. Il était différent, désormais. Stable, responsable. Prêt à l'aimer. Elle était retombée amoureuse de lui. Cette fois, pour de bon.

En descendant l'escalier, pieds nus et découverte jusqu'à mi-cuisses, elle se sentait d'humeur dévergondée. Dan l'avait arrachée à une vie sèche pour la plonger dans un univers de sensations et d'émotions. C'était angoissant, douloureux même parfois ; en même temps, elle ne s'était jamais sentie aussi vivante.

Soudain, sa main rencontra un morceau de papier plié dans la poche du blouson. Elle le sortit en pensant qu'il s'agissait d'un vulgaire prospectus. Cependant, comme elle le lisait, son sang se figea et elle s'immobilisa sur l'avant-dernière marche.

Ce n'était pas possible. Dan l'avait mis machinalement dans sa poche. Forcément...

S'exhortant au calme, elle se dirigea vers la cuisine.

La pièce était chaude et accueillante, tout odorante de l'arôme du café. Sous le porche arrière, adossé à la balustrade, une tasse dans une main, une enveloppe dans l'autre, uniquement vêtu d'un jean, Dan contemplait les montagnes. Les muscles de son torse et de ses épaules jouaient dans la lumière du soleil matinal, ses cheveux pendaient dans son dos, une ombre de barbe adoucissait les contours de sa joue. Il était si beau dans la splendeur du petit matin qu'Isabel se sentit déplacée. Il ne pouvait lui appartenir ; il était trop parfait, trop séduisant pour ça.

Puis, se rappelant qu'elle avait une question à lui poser, elle le rejoignit. Le bruit de la porte se refermant derrière elle attira l'attention de Dan ; il tourna la tête dans sa direction.

Son sourire caressant évoquait les merveilles partagées au cours de la nuit.

— Vraiment, Isabel, dit-il avec un tendre regard, tu as toujours eu le chic pour t'habiller.

Il posa sa tasse et lui tendit un bras. Elle vint se blottir contre lui et il l'embrassa. Sa bouche sentait le café.

— As-tu bien dormi ? demanda-t-il.

— Dormir est à peu près la seule chose que je sache faire, ici.

— Hum ! Je ne partage pas cet avis. Tu me sembles exceller dans un tout autre domaine.

Tout en parlant, Dan avait glissé une main sous le blouson et ses yeux s'écarquillèrent.

— Bon sang ! Isabel, tu es nue là-dessous...

Elle ne put réprimer un rire tout en s'écartant. L'expression de Dan

indiquait clairement qu'il avait une furieuse envie de l'emporter de nouveau vers le lit. Si la perspective lui plaisait, il restait auparavant un problème à régler.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle en lui tendant le prospectus.

Il marqua une seconde d'hésitation. Le papier tomba des doigts d'Isabel.

— Une publicité pour la course de Yakima, répondit-il enfin, avec une expression indéchiffrable sur le visage.

Ramenant ses bras contre elle, Isabel glissa les mains dans les manches du blouson.

— Ça ne te concerne pas, Dan, n'est-ce pas ?

Comme il ne répondait pas, elle insista :

— Réponds-moi !

— Elle a lieu cet après-midi, dit-il, évitant son regard. Et je suis engagé.

Isabel s'appuya à la porte et ferma les yeux, espérant contre toute évidence avoir mal entendu. La seule pensée de ces adultes affrontant à moto les obstacles les plus abrupts lui donnait la nausée.

Elle ouvrit les yeux.

— Dan, mon père est *mort* pendant cette course.

— Je sais.

— N'y va pas, Dan !

— Un établissement vinicole local a doté cette course d'un prix dont le montant donne à rêver. Si je gagne, je pourrai tenir l'été en attendant les rentrées d'argent.

— Si tu meurs dans la course, il ne sera plus question de traiter des affaires, répliqua-t-elle âprement. Tu ne peux pas me faire ça !

— Vas-tu m'écouter ? demanda Dan en se tournant vers elle. Il ne s'agit pas de te faire quelque chose. Ton père ne t'a rien fait. Tu as toujours considéré sa mort comme une offense personnelle, délibérée. C'était faux ! Mais tu as sauté sur le prétexte pour renier ton indianité, te cacher la tête dans le sable avec tes stériles parents adoptifs et choisir d'aller faire pousser des fleurs dans ta stérile île anglo-saxonne, avec ton stérile boy-friend !

Les mots atteignirent Isabel comme autant de coups de couteau en plein cœur.

— Je n'ai pas besoin de ça, Dan. Je n'ai pas besoin de t'entendre me dire des choses pareilles...

Il avança vers elle, les yeux étincelants de colère, et posa une main sur la porte, derrière elle.

— Il est grand-temps que quelqu'un te les dise. La mort de ton père n'était pas dirigée contre toi, comprends-tu ça ?

— Et ta participation à cette course non plus ? rétorqua-t-elle en le toisant, essayant de contrôler son effroi. Je comprends. Tu tentes ta chance parce que tu es aux abois, à cause de la rupture du marché avec Anthony, c'est ça ?

Comme Dan ne répondait pas, elle prit son silence pour un acquiescement.

— Tu sais, dit-elle doucement, si je trouve très courageux d'avoir laissé passer ce marché inespéré à cause de moi, en revanche, je ne vois rien de noble à risquer sa vie. C'est de l'aveuglement pur et simple ! De la témérité bien mal venue !

La mâchoire de Dan se crispa.

— Ne fais pas ça, Isabel. Ne m'oblige pas à choisir.

— Je ne t'obligerai à rien du tout. Je ne l'ai jamais pu et ne le pourrai jamais.

— Pourquoi nous arrêtons-nous ici ? demanda Isabel, examinant la banderole ornée de drapeaux triangulaires multicolores tendue en travers de la rue principale de Thelma et proclamant : « Course de Yakima. »

Les mains sur le volant de sa camionnette, Gary Sohappy tourna la tête vers le nid de paille installé à l'arrière de la camionnette.

— Je me demandais juste quel serait le meilleur endroit pour lâcher l'aigle.

— Je ne crois pas qu'il puisse voler.

— Dan pense que si.

Gary passa la première et redémarra.

— Dan se trompe parfois.

Isabel consulta sa montre. Après leur querelle, elle avait insisté pour aller en ville téléphoner à Anthony. Ce dernier avait maugréé à propos d'un rendez-vous à repousser avant d'accepter finalement de la retrouver devant la salle des fêtes de Thelma pour la reconduire à Seattle.

Perspective qui laissait Isabel avec un grand trou noir à la place du cœur.

Dan s'était préparé pour la course dans un silence glacial. Tel un chevalier des temps anciens, il avait revêtu une armure de cuir noir, ajoutant protège-tibias, rembourrages pour les genoux et les coudes et un casque. Il voulut l'embrasser pour lui dire au revoir mais elle se détourna. Elle se retourna toutefois à temps pour le voir s'éloigner à longues enjambées rageuses.

Elle ouvrit la bouche pour l'appeler mais aucun son n'en sortit. La moto de Dan démarrait au moment où Gary venait la chercher pour la conduire en ville et lâcher l'aigle dans la nature.

Un passager retrouvant la liberté, l'autre de retour dans sa cage. L'idée fit frémir Isabel.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Gary.

« Rien ne va », pensa-t-elle.

— Où se termine-t-elle ? demanda-t-elle.

— Pardon ?

— La course. Je voudrais voir l'arrivée.

— Comme tous les ans. Mais je croyais que vous aviez un rendez-vous.

— Gary, il faut absolument que je voie la course.

— D'accord, dit-il en souriant.

Ses mains s'agrippaient à la poignée de la portière avec la rigidité du marbre tandis que la camionnette bondissait sur les mauvais chemins. Quand ils devinrent impraticables, Gary arrêta son véhicule sur le bas-côté. L'herbe haute ondulait sous la brise avec un bruissement léger. Gary alla ouvrir l'arrière de la camionnette et en sortit le nid.

— Comment va-t-elle ? s'enquit Isabel.

— Ma foi... Aïe ! Eh bien, ses serres m'ont l'air en parfait état.

Gary posa le rapace sur un gros rocher. Il resta perché là un moment, fier, hautain, puis, lentement, déplia ses ailes.

Isabel retenait son souffle.

« Vole..., priait-elle intérieurement. Vole, je t'en prie ! » L'oiseau laissait le vent ébouriffer ses plumes. Finalement, il replia ses ailes.

— Pas prêt, grommela Gary, déçu. J'avais apporté mon appareil photo.

Il ramassa l'aigle avant d'escalader la pente.

— De là-haut, nous aurons le meilleur point de vue sur la course, dit-il à Isabel par-dessus son épaule.

Les mains d'Isabel étaient toujours glacées. Bien qu'elle essayât de chasser les sombres souvenirs, ils revenaient inlassablement la tourmenter.

Elle connaissait très bien l'endroit où Gary dirigeait ses pas.

Warrior Point. Le promontoire d'où sa mère et elle avaient vu son père mourir. Ses souvenirs étaient d'une acuité affreuse. Elle revoyait son père et ses amis buvant juste assez de bière pour se mettre en train, sa mère riant avec eux des plaisanteries de son père concernant son inquiétude.

Il les avait toutes deux embrassées, sa femme sur la bouche, sa fille sur le sommet du crâne. Isabel voyait de la gaieté dans ses yeux, un autre sentiment aussi, trop subtil pour qu'elle sache le définir. A présent, elle comprenait qu'il s'agissait de sa profonde insatisfaction existentielle.

Son père n'avait jamais pu conserver un emploi. Courir au-devant du danger semblait un moyen pour lui de se prouver qu'il n'était pas un résidu d'humanité parqué sur une réserve, mais un être humain à part entière. Enfant, elle n'avait aucune conscience de ce vide en lui qui le poussait à aller jusqu'au bout de ses limites. Elle savait seulement qu'elle avait vu son père mourir.

D'autres spectateurs s'étaient massés sur le promontoire. Sa main dans celle de sa mère, Isabel regardait. Les cavaliers étaient apparus dans un nuage de poussière et un tonnerre de sabots, avaient dévalé une pente presque verticale, sauté une crevasse étroite mais d'une profondeur vertigineuse avant de s'engager dans un virage en épingle à cheveux redescendant le flanc de la montagne.

Sauf que, au lieu de prendre le virage, son père s'était dirigé droit vers un précipice et avait disparu dans le vide. Dans un silence incrédule, sa mère et elle s'étaient approchées du bord. Isabel avait alors aperçu la silhouette désarticulée de son père auprès de laquelle gisait celle d'un cheval immobile. Elle se rappelait un autre détail. A cet instant, sa mère avait délibérément lâché sa main.

On aurait dit que la vie s'était retirée d'elle. Très peu de temps après, elle avait confié Isabel à un foyer d'accueil.

De ce jour, cette dernière avait tiré un trait sur son passé et soigneusement extirpé d'elle-même les valeurs, la sensibilité et la manière de penser indiennes.

Cela, jusqu'à sa rencontre avec Dan.

La pensée de celui-ci raviva l'angoisse d'Isabel.

— Nous y sommes presque, dit Gary, se tournant vers elle.

— Je sais...

Dan lui avait apporté sa passion, sa fierté, sa vitalité. Tout en se méfiant de sa part indienne, elle s'en méfiait encore, elle s'était laissée entraîner à renouer avec des chants et des rythmes anciens qui n'avaient jamais tout à fait cessé de battre en elle.

Si elle avait aimé son côté tendre, en revanche, elle n'avait jamais compris le versant sombre et inquiétant de sa personnalité, cette partie de lui-même qui le poussait à tester sa force, son endurance et sa capacité à rester en vie.

Elle vit le promontoire surgir devant eux. Rien, ou si peu, n'avait changé. Une rangée de conifères poussait toujours le long du bord. En s'approchant, on découvrait une vallée, profonde crevasse entre deux montagnes avec un torrent impétueux coulant au milieu. De l'autre côté de la gorge de velours vert, elle distinguait le chemin qu'emprunterait la course. C'était d'ailleurs plus le lit d'un torrent qu'un chemin, avec sa forte pente et son tracé sinueux et parsemé de rochers. Et bien sûr, il y avait la faille, inquiétant à-pic, trop abrupt pour qu'y pousse autre chose qu'une ingrate végétation.

Gary posa l'aigle au sol. C'était une belle journée ; l'air lumineux avait la pureté du cristal. Un léger souffle de vent agita les herbes.

Et puis, elle entendit le grondement animal des moteurs. Les motocyclistes approchaient du passage le plus dangereux du parcours.

Une chose étrange survint alors. Soudain, l'aigle s'agita, arquas ses ailes et, courant dans le vent, atteignit le bord du précipice. Tandis qu'Isabel poussait un cri étouffé, Gary s'empara de son appareil avec un rire heureux. Au début, le rapace parut retomber tel un misérable paquet. Et puis, ses ailes trouvant un courant ascendant sur lequel s'appuyer, il s'éleva avec un cri aigu au-dessus de la vallée qui résonnait du vacarme de la course.

Dan se sentait ridicule dans son coupe-vent portant le logo de l'établissement vinicole de Yakima Valley. Il était blanc, couleur qu'il abhorrait ; de plus, la fermeture Eclair se révélait défectueuse. Cependant, en contrepartie de leur parrainage, il avait obtenu des avantages intéressants, telle une grosse remise sur l'achat de ses provisions de vin pour le gîte.

Les autres concurrents étaient affublés de tenues aussi ridicules avec leurs logos vantant des produits de toutes sortes, huile pour moteur ou farine moulue à la meule de pierre. Il se sentait en mesure de gagner la course. Premièrement, il avait besoin du prix. Deuxièmement, il filait comme le vent.

Plus petite et plus maniable que sa Harley, la moto semblait faire partie de lui-même et réagissait à ses moindres indications avec une docile souplesse. Dans son exaltation, il parvenait presque à oublier l'expression d'Isabel quand il avait voulu lui dire au revoir, espérant qu'elle lui souhaiterait bonne chance. Mais elle avait déçu son espoir.

La saveur du danger emplissait la bouche de Dan d'une douceur qui tournait à l'amertume dès qu'il pensait à Isabel.

Elle semblait croire que braver le danger était une façon pour lui de fuir leur relation, que, après cette dernière nuit, ce n'était pas une coïncidence s'il mettait aujourd'hui sa vie en péril. Elle supposait qu'il n'avait trouvé que ce moyen pour éviter tout engagement affectif. Il aurait aimé lui dire qu'elle se trompait. Mais se trompait-elle ?

Mâchoires crispées, il se prépara à affronter la dernière et plus traître portion du trajet. Comme il dévalait la pente parsemée de rochers, le coupe-vent se gonfla violemment et la fermeture Eclair céda. Sur ces entrefaites, un mouvement attira son attention. Un rapide coup d'œil au ciel lui permit de découvrir, stupéfait, un aigle qui tournoyait au-dessus de la vallée. Se pouvait-il qu'il s'agisse de leur aigle ? se demanda-t-il. Si c'était lui, Isabel se tenait quelque part dans la foule, suivant des yeux la course.

Le coupe-vent claquait au vent. Dan jura entre ses dents. Il lui restait une crevasse à franchir et un virage à cent quatre-vingts degrés à négocier avant d'être tiré d'affaire. Il rassemblait tout son courage pour affronter la faille quand l'impensable se produisit : sous la poussée d'une rafale plus puissante, le coupe-vent se souleva et se rabattit sur son visage, l'aveuglant.

Il n'aborda jamais sur l'autre versant de la crevasse; telle une pierre propulsée par une fronde, il tomba dans le vide...

Comme il n'y avait pas d'hôpital à Thelma, Dan fut transporté à la clinique tribale qui se dressait en face de la salle des fêtes, de l'autre côté de la rue. En l'absence d'un service d'urgence, ce fut un médecin d'Olympia chargé d'assurer la sécurité de la course qui s'occupa de lui.

Isabel ne gardait aucun souvenir du trajet jusqu'à Thelma. Le personnel de la clinique lui interdit de voir Dan. Elle réussit seulement à l'entr'apercevoir quand il passa devant elle sur un brancard, les yeux clos, le visage blême.

Ils promirent de l'informer de son état. Les entrailles nouées par l'angoisse, elle longea le froid couloir aseptisé, sortit du bâtiment et s'adossa au mur gris.

Elle songea à prier, mais aucun mot ne lui vint à l'esprit. Elle songea à maudire la terre entière, mais cela semblait si vain. En frissonnant, elle enfouit son visage dans ses mains. Dan devait survivre ; il le fallait.

— Isabel ?

La voix masculine perça la brume de sa détresse et Isabel ouvrit les yeux.

— Anthony...

— J'attends en face depuis une bonne heure.

Il ne semblait pas fâché. Pour tout dire, jamais elle ne l'avait vu exprimer un sentiment un peu violent. Il était calme, policé et naturellement plaisant à regarder, comme à son habitude.

— Es-tu prête ?

— A vrai dire..., commença-t-elle, la bouche sèche, je ne peux aller nulle part. Il s'est produit un accident, Anthony. Il faut que j'attende de savoir si...

Elle se tut et le regarda, la mort dans l'âme.

— Je ne peux pas rentrer avec toi.

Il passa une main dans son abondante chevelure brune.

— Ecoute, Isabel, tout cela devient ridicule.

— Je sais, dit-elle dans un souffle. Je sais. Tu ne mérites pas ça. Rentre à Seattle, Anthony. Ne t'occupe pas de moi.

Il la prit par les épaules.

— Pas question, voyons. Je t'attendrai, mon chou.

Juanita Sohappy tournait d'un pas pressé le coin de la rue. Dès qu'elle aperçut Isabel, elle se précipita vers elle.

— Avez-vous des nouvelles ?

— Aucune, répondit Isabel d'une voix blanche. C'est trop tôt.

— J'espère que le docteur aux yeux blancs sait ce qu'il fait, dit Juanita, utilisant un langage qu'Isabel n'avait jamais vraiment oublié.

La vieille femme serra la main de cette dernière avant d'entrer dans la clinique. Anthony considéra un moment Isabel.

— Une amie ?

— Oui. Nous venons juste de faire connaissance mais elle me rappelle mon passé, les gens que je fréquentais autrefois.

— C'est vraiment incroyable ! « Les gens que tu fréquentais autrefois » ? Tu veux dire les Amérindiens ?

Isabel acquiesça d'un signe de tête. Ses pensées bouillonnaient et roulaient comme de sombres nuages d'orage.

— Je suis pour moitié Indienne, dit-elle simplement.

Les mains d'Anthony glissèrent de ses épaules ; il la considéra comme si des cornes lui étaient brusquement poussées.

— Ça te pose un problème ? demanda-t-elle.

— Non, naturellement, répliqua-t-il d'une voix néanmoins tendue. Le problème, c'est que tu ne m'en as jamais parlé.

— Je reconnais avoir eu tort de me taire...

— Mais pourquoi, au nom du ciel...

Il ferma le poing et le pressa violemment contre le mur de briques grises.

— Qu'avais-tu en tête, Isabel ? T'imaginais-tu que je te jugerais ou je ne sais quoi ?

— Je n'ai pas réfléchi aussi loin. En réalité, j'ai toujours dissimulé mes origines.

— Mais c'est insensé ! Nous sommes censés nous marier samedi et voilà que je découvre sur ton compte des choses dont tu aurais dû me parler depuis des mois ! Que me caches-tu encore ?

« Tant de choses », pensa-t-elle tristement. A propos de son père, de sa mère, des événements qui avaient fait d'elle ce qu'elle était quand ils s'étaient rencontrés : une pudique jeune femme effrayée par son passé, redoutant la passion et cherchant désespérément à trouver sa place en ce bas monde. Et elle se demanda s'il était juste d'espérer qu'Anthony résoudrait tous ses problèmes.

C'était bien là la question. En réalité, ni Anthony, ni Dan, ni quiconque ne lui apporterait le bonheur sur un plateau. Elle s'était montrée bien naïve de penser qu'ils détenaient un tel pouvoir.

— Anthony, dit-elle, plus fermement qu'elle ne l'aurait désiré, je suis désolée. Quand j'aurai eu des nouvelles de...

Sa voix se brisa.

— ... de Dan, reprit-elle courageusement, nous parlerons.

— Je ne suis pas sûr d'en voir la nécessité.

Les lèvres d'Anthony s'étaient pincées ; cette fois, sa contrariété était évidente. Cependant, au fond de lui-même, Anthony Cossa était bon et patient. Meilleur, même, et plus patient qu'elle ne le méritait.

Peu de temps après, Juanita poussait la porte de la clinique. Elle ne prononça pas un mot ; ce n'était pas nécessaire. Son expression parlait pour elle.

Son grand-père aurait appelé ça « un rêve réel ». Des images et des sensations diffuses tourbillonnaient dans la tête de Dan, parées des plus vives couleurs. Des tambours résonnaient à ses oreilles et il ressentait une sourde pulsation à la base de son cou, là où la douleur se faisait la plus violente.

Un froid glacial le saisit, et il essaya de replonger dans son rêve. Cependant, il ne réussit pas à sombrer dans ce monde d'oubli coloré qui régnait derrière ses paupières. Il était submergé de regrets qui menaçaient de l'anéantir. Il songea à réclamer davantage de calmants mais se dit que cela ne ferait que repousser le problème.

Il lui fallait ouvrir les yeux et regarder en face ce qui lui était arrivé ou, plutôt, ce qu'il s'était infligé. Le médecin avait parlé de blessures superficielles et de côtes fêlées. Oh ! il pouvait se féliciter de porter un bon casque et de bonnes protections ! Dommage que toutes ces précautions n'aient pu protéger sa colonne vertébrale.

« Possibles lésions nerveuses... », avait encore dit le médecin avec une expression qui avait glacé Dan jusqu'à la moelle des os. L'homme de l'art avait ajouté qu'il ne pouvait poser de diagnostic définitif avant que Dan n'ait été transporté à l'hôpital pour y subir des examens plus approfondis.

Cependant, cette prudence n'abusait pas Dan. Quoique étudiée, l'expression du médecin disait clairement : « Désolé, mon, vieux. Tu ne remarqueras jamais. »

Dan insista sur deux points : que le médecin garde son état strictement confidentiel, et qu'il reçoive la plus forte dose de calmants qu'on puisse, en toute conscience, lui administrer.

Le médecin avait accédé sans hésiter aux deux requêtes.

Cependant, à présent que Dan émergeait de son brouillard narcotique, il lui fallait prendre un certain nombre de décisions. Tout d'abord, en ce qui concernait le gîte. Le conseil tribal ne le laisserait pas tomber, évidemment. Il pouvait compter sur leur aide pour faire fonctionner le lieu. Peut-être même

que l'établissement vinicole le soutiendrait financièrement jusqu'à ce que la fréquentation des clients commence à lui procurer des rentrées d'argent.

D'ailleurs, si l'on abordait le problème pécuniaire, il lui restait sa voix, tout de même. Il pourrait toujours enregistrer de nouvelles chansons. Même si chanter, immobilisé sur le dos, lui paraissait le comble du ridicule.

Et puis il y avait Isabel... Une douleur aiguë le déchira. Cependant, il avait à peine eu le temps de rassembler ses idées que celle-ci pénétrait dans la chambre.

Il détestait se sentir responsable de l'expression de frayeur, de compassion et de poignant chagrin qu'il lisait sur son visage. Sa peau, très pâle, semblait tendue sur ses pommettes, ses cheveux étaient tout emmêlés, comme si elle n'avait cessé d'y fourrager nerveusement et elle serrait ses mains étroites contre sa poitrine.

— Bonjour ! dit-il. Je viens de me réveiller.

En hochant la tête, elle s'approcha du pied du lit. Lentement, son regard détailla l'appareillage qui le maintenait immobile. Il se rappela une époque où les rôles étaient inversés et où c'était elle qui reposait sur son lit d'hôpital. Le drame de la perte de l'enfant avait marqué le début de la fin pour eux. Clin d'œil du sort, aujourd'hui encore, leur séparation aurait lieu dans une chambre d'hôpital.

— J'aurais attendu toute la nuit s'il le fallait, dit-elle. J'aurais attendu toute la vie.

Dan exhala un soupir. L'amère ironie de la situation le taraudait. Il avait attiré Isabel sur la réserve pour lui faire comprendre qu'ils s'aimaient toujours et qu'ils pouvaient bâtir un avenir commun. Et elle l'avait compris. Malheureusement, la révélation survenait trop tard. Il savait qu'elle resterait attachée à lui à travers les épreuves qu'il aurait prochainement à endurer mais l'idée de la laisser s'enchaîner pour la vie à un infirme le révoltait.

— Je suppose que je mérite un : « Je te l'avais bien dit... »

— N'attends pas de moi que je prononce ces paroles, répliqua-t-elle, s'humectant nerveusement les lèvres.

L'idée de renoncer à tout jamais à cette bouche si belle et si désirable faillit arracher à Dan un cri d'angoisse.

— Comment te sens-tu ? demanda Isabel. Personne n'a rien voulu me dire. D'où souffres-tu exactement ? As-tu quelque chose de cassé ?

— Rien qui ne se répare, mentit-il. L'année prochaine, à cette époque, je serai en selle pour la course.

— Tu ne penses tout de même pas participer de nouveau à cette horreur ?

— Bien sûr que si !

Et il continua de lui débiter des mensonges, racontant n'importe quoi, vraiment n'importe quoi, pour l'éloigner de lui et lui éviter le supplice d'aimer un homme physiquement diminué.

— Je n'aurais jamais dû chercher à te revoir, conclut-il. C'est toi qui avais raison. Je ne changerai jamais. Je resterai toujours un révolté, un marginal. Je

te rendrais malheureuse.

Elle paraissait frappée par la foudre.

— Tu me rends d'ores et déjà malheureuse ! s'exclama-t-elle, les yeux brillant de larmes. Je venais te dire que j'avais choisi de rester avec toi...

— C'est une mauvaise idée. Notre couple a connu un premier échec, inutile d'aller au-devant d'un second. J'étais idiot d'espérer.

— Mais...

— Rentre chez toi, Isabel, dit-il durement. Rien de bon ne t'attend ici.

Elle recula d'un pas, le dos légèrement voûté, comme si elle avait reçu un coup de poing dans l'estomac puis posa un regard d'épouvante sur la monstrueuse machinerie d'acier qui lui maintenait la tête et emprisonnait son torse.

— Je ne te quitterai pas, chuchota-t-elle.

— Je ne permettrai pas que tu restes. Nous n'avons rien en commun. Les événements d'aujourd'hui le prouvent amplement.

Il lut dans les yeux d'Isabel un tel chagrin qu'il éprouva l'amer désir de lui tendre la main, de l'implorer de rester et d'oublier toutes ces fadaises. Il se força néanmoins à dire :

— Pour commencer, je n'aurais jamais dû chercher à te revoir. Je le regrette.

Elle le contempla longuement. Il crut qu'elle allait se mettre à pleurer mais elle n'en fit rien. Au lieu de ça, elle redressa les épaules et fit saillir son menton, à la fois provocatrice et pitoyablement vulnérable.

— J'ai compris. Je ne t'imposerai pas plus longtemps ma présence.

— Au revoir, Isabel...

Quand elle se fut détournée et eut franchi le seuil de la porte, Dan ajouta dans un souffle : « Je t'aime ».

— Je suis si heureuse de vous voir ! s'exclama Isabel.

Sa voix avait l'accent de la sincérité. Assise dans le jardin de son restaurant préféré par un bel après-midi de l'été indien, elle se réjouissait de partager un moment d'intimité avec ses ex-futures-belles-sœurs. Du regard, elle embrassa le jardin. Arbres et fleurs, dont la plupart provenaient de sa pépinière, se paraient d'une débauche de couleurs automnales.

Six mois s'étaient écoulés depuis la désastreuse réception précédant son mariage raté. Et, comme six mois auparavant, elle retrouvait Connie et Lucia venues à Bainbridge déjeuner avec elle.

Connie lui tendit une enveloppe couleur crème. Au fond d'elle-même, Isabel savait avant de l'ouvrir ce qu'elle contenait.

C'était une invitation au mariage d'Anthony.

— Nous avons pensé que tu aimerais être au courant, dit Lucia.

Isabel sourit affectueusement.

— Et vous avez eu raison.

Même après la rupture de ses fiançailles avec Anthony, elle était restée en bons termes avec les sœurs de ce dernier. Et Anthony l'avait surprise en signant un contrat avec Dan pour la location de son gîte. A en juger par les échos qui lui étaient parvenus, l'équipe avait passé un week-end de rêve grâce à l'accueil que lui avaient réservé Clyde Looking et Theo Sohappyy en l'absence de Dan, toujours allongé.

— Je suis heureuse pour Anthony, dit avec conviction Isabel.

Connie heurta légèrement son verre de vin au sien.

— Nous pensions bien que tu le serais. Mais et toi, chérie, comment vas-tu ?

Isabel demeura quelques instants silencieuse. Curieusement, elle chérissait la souffrance qui la taraudait nuit et jour, depuis que Dan lui avait ordonné de quitter sa chambre d'hôpital et de sortir de sa vie. Parfois, elle avait l'impression que ce chagrin était son seul lien avec la vie. Au début, elle avait appelé Dan à plusieurs reprises mais il avait chaque fois refusé de lui parler.

Elle baissa les yeux.

— Je vais bien, répondit-elle, jouant avec une mèche de cheveux derrière son oreille.

Pour la première fois depuis la faculté, elle avait laissé sa chevelure reprendre son aspect normal. Finies les permanentes et les décolorations. A présent, de longues mèches raides d'un noir d'ébène encadraient son visage.

L'esprit ailleurs, elle entendit distraitement résonner la corne du ferry d'une heure et quart.

Les ventes d'été à la pépinière avaient battu des records. Sur les trois nouveaux ouvriers qu'elle avait engagés, deux étaient Amérindiens, et l'un spécialisé en herboristerie traditionnelle indienne.

Dans un sursaut d'énergie, elle avait entièrement remis à neuf son cottage. Au-dessus du lit était suspendu, sa joie et son orgueil, un totem yakima surmonté d'une sculpture représentant un aigle en vol.

Les bons jours, elle arrivait à ne pas penser à Dan durant plusieurs minutes d'affilée, mais, les mauvais, elle se rappelait le temps passé au bungalow, se remémorant chaque instant, le polissant dans son souvenir jusqu'à ce qu'il luise de la douce patine des rêves impossibles.

Elle était restée en contact avec les Sohappy. Ils lui parlaient peu de Dan ; elle savait seulement qu'il avait fait un séjour dans un hôpital d'Olympia avant de rentrer chez lui. Grâce au soutien financier de l'établissement vinicole qui avait parrainé la course et à l'afflux de clients, le bouche à oreille ayant fort bien fonctionné, le gîte prospérait.

Elle savait tout cela, mais de Dan, elle n'obtenait qu'un silence buté.

Isabel buvait son vin tout en essayant de se concentrer sur les propos de Lucia quand un grondement, sourd d'abord, puis de plus en plus intense, vint troubler la conversation.

Le vrombissement se fit tellement insistant que Lucia se tut. Le cœur gonflé d'un insoutenable espoir, Isabel retenait son souffle. Et puis, au détour de l'allée de gravier, il apparut.

Sanglé de cuir noir, bandana noué autour de la tête, cheveux d'ébène flottant au vent, lunettes à verres réfléchissants, sa Harley bondissant sous lui en projetant des gravillons alentour tel un fauve indompté, il représentait l'incarnation de ses rêves les plus secrets.

— Revoilà monsieur cent mille volts, murmura Connie comme la machine grimpait en rugissant l'allée.

Isabel se leva, serrant son verre de vin entre ses doigts crispés. L'apparition s'arrêta, mit la 750 sur sa béquille et se dirigea vers elle à longues enjambées qui faisaient crisser les gravillons sous les talons de ses bottes. Un anneau d'or luisait à l'une de ses oreilles. Une légère claudication rendait sa démarche chaloupée.

— J'ai une impression de déjà-vu, dit à voix basse Lucia.

Il ôta ses lunettes noires et examina Isabel. Sous l'intensité des yeux sombres qui la détaillaient des pieds à la tête, la jeune femme tressaillit

comme sous une caresse.

Le verre de vin glissa de ses doigts, tomba dans l'herbe et roula sous la table.

— Que fais-tu là ?

Il lui adressa ce sourire impertinent dont l'expression la faisait régulièrement fondre. Cette fois encore, elle s'émut.

L'aura de danger qui l'entourait, le léger renflement de ses lèvres pleines, la puissance de son corps aussi bien proportionné, hanches étroites et épaules larges, que sa Harley, la séduisaient toujours. Des souvenirs de leurs corps mêlés se réveillèrent, jetant le trouble en elle.

— Je viens te dire que je suis désolé, déclara-t-il.

Elle contourna la table, les joues écarlates.

— Tu es désolé ? Tu t'imagines que ces trois mots suffiront à me faire oublier que tu m'as bannie de ton existence ?

— Non, répliqua-t-il d'une voix grave. Pour ça, il me faudra la vie entière.

Elle croisa les bras sur la poitrine.

— Je te conseille de t'y mettre tout de suite, rétorqua-t-elle, refusant de se laisser bercer par l'espoir.

Il lui adressa ce sourire dont la sensualité évoquait des images interdites.

— J'y comptais bien. Je suppose que c'est maintenant ou jamais.

Isabel sentait la fascination qu'il exerçait sur ses amies. Du coin de l'œil, elle surprit le mouvement de tête de Connie lui enjoignant de partir avec Dan. Encore hésitante malgré tout, elle accepta sa main tendue et ils se dirigèrent vers la Harley. Elle sentait son allure inégale. Cependant, loin d'ôter à sa grâce naturelle, sa claudication le dotait d'un charme supplémentaire.

Il lui tendit un casque. Lâchant sa main, elle recula et le dévisagea. Pour la première fois, elle remarquait les nouvelles rides qui griffaient le coin des yeux et la commissure des lèvres et un certain amincissement du visage.

— Je ne t'accompagnerai pas avant que tu m'aies dit la vérité, Dan. Je veux savoir pourquoi tu t'es tenu éloigné de moi si longtemps ; pourquoi tu n'as jamais donné signe de vie.

Elle considéra sa jambe droite.

— Tes blessures sont-elles graves ?

Il s'apprêtait à remettre ses lunettes mais se ravisa.

— Pas si graves qu'elles ne puissent guérir.

— Et les blessures que tu as infligées à notre couple, demanda-t-elle, la gorge nouée par l'angoisse, guériront-elles également ?

— Dire que je suis désolé ne rendrait pas compte de la réalité. Quand je t'ai priée de me laisser, j'ai eu l'impression de m'amputer d'une partie de moi-même. Me serais-je ouvert les veines que je n'aurais pas plus souffert. C'était stupide de chercher à t'éloigner au moment où j'avais le plus besoin de toi.

— Pourquoi as-tu agi ainsi ? insista-t-elle. Je dois savoir.

— Je pensais ne jamais pouvoir remarcher et je ne supportais pas l'idée

de te voir lier ta vie à celle d'un infirme.

Elle se rappela Dan couché sur son lit d'hôpital, prisonnier d'une impressionnante machinerie d'acier. Et, dans un éclair, elle comprit. Ce n'était pas de la colère qu'elle avait vu luire dans son regard, mais une folle panique.

— Comment as-tu pu croire que ta condition physique modifierait de quelque façon que ce soit mes sentiments pour toi ?

— Je te l'ai dit, c'était stupide. *J'étais* stupide. Mais j'ai eu tout le temps pour réfléchir et je suis parvenu à certaines conclusions.

— Lesquelles ?

— J'ai compris qu'il n'était pas nécessaire de braver le danger pour me protéger de mes sentiments. Tu sais, Isabel, à présent, j'ai définitivement enterré mon passé de révolte.

Un élan d'allégresse souleva la jeune femme ; un sourire détendit ses lèvres.

— Crois-moi, ces paroles ne sont pas tombées dans l'oreille d'un sourd !

— Je sais.

Soudain, il posa le casque et l'attira à lui, et elle se retrouva engloutie dans le tourbillon de sensations et d'odeurs qui avaient hanté ses rêves tout l'été.

Elle nota que Connie s'éventait le visage.

— Pardonne-moi, veux-tu, dit Dan, effleurant ses lèvres d'un baiser. Pardonne-moi d'avoir voulu être certain que je guérirai avant de te revenir.

— C'était idiot, murmura-t-elle, subjuguée par la manière dont il l'embrassait, si légèrement, si doucement que la tête lui tournait. Tu aurais dû me parler. Tu n'avais pas le droit de te taire.

— Eh bien, je te le dis maintenant, murmura-t-il, l'embrassant à en perdre le souffle.

— Que dis-tu ? parvint-elle à demander entre deux baisers.

— Que je t'aime ! Que je veux que nous nous mariions, ayons des enfants, fassions pousser des fleurs, construisions des barrières de bois, collections des fonds pour nos projets, allions à la pêche et...

— Oui, dit-elle, glissant ses doigts dans sa longue chevelure si douce.

Le bandana tomba à terre.

— Oui à quoi ?

— Oui à tout ce que tu viens d'énumérer...